
La fin des révolutions

Raskol'nikov et Robespierre

The end of revolutions: Raskol'nikov and Robespierre

Tamara Kondratieva



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10074>

DOI : 10.4000/monderusse.10074

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2017

Pagination : 147-178

ISBN : 978-2-7132-2696-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Tamara Kondratieva, « La fin des révolutions », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 58/1-2 | 2017, mis en ligne le 01 janvier 2019, Consulté le 05 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10074> ; DOI : 10.4000/monderusse.10074

2011

TAMARA KONDRATIEVA

LA FIN DES RÉVOLUTIONS

Raskol'nikov et Robespierre

L'histoire de Fëdor Raskol'nikov (1892-1939) est marquée par la dualité entre l'image du héros de la révolution d'Octobre et de la guerre civile et celle du traître-transfuge qui, alors qu'il est diplomate en poste en 1938, se soustrait à l'ordre de Moscou de rentrer en URSS. Après l'avoir réhabilité officiellement en 1963, S.P. Trapeznikov, responsable de la direction idéologique du Comité central du PCUS, exige à nouveau en 1965 que Raskol'nikov soit présenté comme traître et le condamne à l'oubli¹. Il faut attendre les années 1980-1990 et une nouvelle vague de révélations sur les crimes de Stalin, pour que Fëdor Raskol'nikov retrouve son statut de héros et de victime du dictateur². À travers ses propres écrits et les travaux de ses biographes, Raskol'nikov apparaît alors comme un vrai bolchevik léniniste,

1. *Reabilitacija. Kak eto bylo. Dokumenty Prezidiuma CK KPSS i drugie materialy* [Réhabilitation. Comment c'était. Documents du Praesidium du CC du PCUS et autres documents], v 3 tomah, M. : Fonds A.N. Jakovleva, 2003, t. 2, p. 420-453, t. 3, p. 59 ; V.S. Zajcev « Geroj Oktjabrja i graždanskoj vojny [Un héros d'Octobre et de la guerre civile] », *Voprosy istorii KPSS*, n° 12, 1963 ; V.M. Grišanov, « V zaščitu dobrogo imeni [À la défense d'une bonne renommée] », *Voenno-istoričeskij žurnal*, n° 9, 1964 ; A.P. Konstantinov, *F.F. Il'in-Raskol'nikov*, M., 1964 ; V. Tihomirov, « Krasnyj admiral [L'amiral rouge] », *Izvestija*, 1 aprelja 1964 ; V. Šalamov *Fëdor Raskol'nikov*, M., 1973 ; F. Norman, F. Saoul, « Raskol'nikov a secondary bolshevik », *Russian Review*, 32 (2), april 1973.

2. V. Polikarpov, « F. Raskol'nikov », *Ogonek*, n° 26, 1987 ; Z.V. Grebelskij, *Fëdor Raskol'nikov*, M., 1988 ; P.S. Kol'cov, *Diplomat Fëdor Raskol'nikov*, M., 1990 ; M.V. Raskol'nikova, *Ten' bystrotečnoj žizni* [L'ombre d'une courte vie], M. : Sovetskij pisatel', 1991. V. Arhipenko, « Raskol'nikov F.F. », in D.P. Nenarokov, red., *RVS respubliki*, M. : Politizdat, 1991 ; V. Savčenko, *Otstupnik : Drama Fëdora Raskol'nikova* [Le renégat : le drame de Fëdor Raskol'nikov], M., 2001 ; D. Strovskij, « Stoit li izbegat' protivorečij ? Ešče raz o složnoj sud'be Fëdora Raskol'nikova [Faut-il éviter la contradiction ? Encore une fois du destin difficile de F. Raskolnikov] », *Žurnalist*, n° 12, 2000, en réponse à Il'ia Semenov, « Glavnoe proizvedenie [L'œuvre principale] », *Žurnalist*, n° 8, 2000.

un diplomate sans faille et un écrivain, qui prend une part très active à l'élaboration du romantisme révolutionnaire³.

Dans la liste bien connue de ses œuvres littéraires, l'une d'elles semble avoir été cependant négligée par tous ses biographes : Raskol'nikov est l'auteur de *Robespierre*, une pièce de théâtre montée en 1931 à Leningrad, présentée dans plusieurs villes d'Union soviétique, puis au théâtre de la Porte Saint-Martin à Paris, à l'occasion du cent cinquantième de la Révolution française en 1939⁴. Cette pièce en quatre actes montre Robespierre un mois avant son exécution : un mois de doutes, de soupçons et d'hésitations.

Le choix du sujet de la pièce à la fin des années vingt, quand le débat sur le Thermidor soviétique bat son plein, interroge. Dans cette pièce de théâtre s'opère à l'évidence un jeu de miroir entre deux révolutionnaires de la première heure, Raskol'nikov et Robespierre, face à leur propre prochaine fin tragique et également confrontés à la question politique de la fin de la révolution. Dans cet article, nous proposons donc d'apporter un éclairage sur les conditions de production, de diffusion et de réception par les contemporains de ce texte et de ce spectacle, en inscrivant ce dernier dans les deux contextes successifs de sa création — celui de l'Union soviétique en 1931 et celui de Paris en 1939 — et ainsi de nourrir une réflexion sur les représentations de la fin des révolutions.

Raskol'nikov et tant d'autres bolcheviks de la vieille garde, au même titre que Robespierre et ses compagnons n'avaient-ils pas su reconnaître, sinon pressentir, la fin de la révolution ? Prévenus comme ils l'étaient des précédents historiques (Cromwell pour l'un et Robespierre pour l'autre), ne s'interrogeaient-ils pas sur leur propre fin et son possible tragique ? Comment le fait d'être au pouvoir, pris au cœur des événements, a-t-il influé sur leur mode de penser ? Certains d'entre eux surent-ils percevoir des signes annonciateurs de la fin, quels furent ces signes ? Qu'est-ce qui fit que les autres n'en furent pas conscients ? Que pouvait signifier la présentation à Paris en 1939 d'une adaptation de la pièce par Guy Favières, plutôt que de sa simple traduction ? En quoi « la révolution qui dévore ses enfants » représentée comme un verdict universel, pouvait-elle masquer les empreintes spécifiques du lieu et du moment ? Comment la perception de la fin de la révolution russe fut-elle brouillée par des comparaisons avec la Révolution française ?

3. F. Raskol'nikov, *Kronštadt i Piter v 1917* [Kronstadt et Piter en 1917], M., 1925, rééd. 1990, et *Kronstadt and Petrograd*, London, 1982 ; *Kronštadcy : iz vospominanij bol'sevika* [Les marins de Kronstadt : souvenirs d'un bolchevik], M. : izd. Molodaja Gvardija, 1931 (2^e éd. 1932) ; *Rasskazy mičmana Il'ina* [Les récits d'Il'in, enseigne de vaisseau], M., 1934 ; *Rasskazy komflota* [Les récits d'un commandant de flotte], M., 1934 ; « Rasskaz o poterjannom dne [Le récit d'une journée perdue] », in N.I. Krutikova, *Živoj Lenin* [Lenin vivant], M., 1965, p. 144-148 ; Z.V. Grebel'skij, red., *Na boevyh postah* [Aux postes de combat], M. : Voenizdat, 1964 (Cet ouvrage réunit deux ouvrages de Raskol'nikov : *Kronštadt i Piter v 1917 godu* et *Rasskazy mičmana Il'ina*) ; I.P. Kossakovskij, sost., F.F. Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe: Vospominanija, pis'ma, dokumenty* [Du temps et de soi : Mémoires, correspondance et documents], L. : Lenizdat, 1989.

4. F. Raskol'nikov, « Robesp'er », *Krasnaja nov'*, n° 1, 1930 ; 2^e éd. Gos. Izd. Xud. lit, L.-M., 1931 ; en français, un tapuscrit à la BNF, traduction de N. Truhanova-Ignat'ev, P., 1937.

Tout feu tout flamme

Voué à la cause bolchevique du Parti ouvrier social-démocrate russe auquel il a adhéré en 1910, le jeune étudiant de l'Institut polytechnique de Saint-Petersbourg, Fëdor Il'in, choisit comme pseudonyme Raskol'nikov. Dans ses écrits sur ses années de clandestinité, il se réfère au philosophe français Jules de Gaultier pour remarquer qu'une imitation tente toujours l'homme, soit par l'identification à un personnage, réel ou littéraire, soit par opposition à lui⁵. Dans son cas, comme dans celui de beaucoup d'autres révolutionnaires de son temps, le héros du célèbre roman de Dostoevskij l'attirait certainement par l'obsession qu'impose l'Idée⁶. Être fidèle à l'Idée de révolution et de socialisme était un serment de jeunesse qui devait guider sa vie tout entière. Sans aucun doute, Fëdor Raskol'nikov y resta fidèle. Or, Rodion Raskol'nikov de *Crime et châtiment* a tué la « vieille ». Il a commis un crime. La logique du crime, selon B.P. Vyšeslavcev, auteur de *L'élément russe chez Dostoevskij* (1923), suit deux voies. L'une mène au rejet de tous les interdits : tout est permis, il n'y a pas de distinction entre le bien et le mal. L'autre justifie le crime par un idéal lointain à atteindre⁷. Combattre pour un idéal révolutionnaire serait de ce registre. Le pseudonyme de Fëdor Il'in, peu importe ce qu'il voulut imiter, reste ambigu : le romantisme et la violence révolutionnaires allant de pair, tout à fait dans l'esprit de la rêverie ambitieuse de Gaultier. Ce pseudonyme est déjà un symptôme des passions contradictoires qui ne cesseront d'animer le jeune homme.

En adhérant au parti bolchevik, Fëdor Raskol'nikov veut semer la bonne parole : ses débuts en qualité de membre actif du parti se déroulent dans les rédactions des périodiques *Zvezda* et *Pravda*⁸.

Dès les premiers jours de la révolution de Février 1917, Raskol'nikov s'engage auprès du Comité légal du parti bolchevik et est rapidement chargé de la rédaction du journal *Golos Pravdy* à Kronstadt, où la population, composée majoritairement

5. Kossakovskij, sost., Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 25. Cette remarque témoigne des connaissances que Raskol'nikov avait non seulement de J. Gaultier, *Bovarysme : essai sur le pouvoir d'imaginer* traduit en russe en 1902 (*Bovarizm, esse o sile voobraženija*), mais aussi, par ce biais, de la philosophie de Nietzsche.

6. I.P. Kossakovskij, qui publie et commente des écrits de Raskol'nikov, cite Dostoevskij : « C'est l'homme d'une IDÉE, une idée qui s'empare de lui et le gouverne, mais avec cette singularité qu'elle règne moins sur son cerveau qu'en s'infiltrant en lui, devenant sa nature même dans la souffrance et l'inquiétude et, dès lors qu'elle s'est glissée dans sa nature, elle exige le passage à l'acte immédiat », p. 572.

7. B.P. Vyšeslavcev, « Paradoksy kommunizma [Les paradoxes du communisme] », *Put'*, n° 3, 1926, p. 117. Vyšeslavcev (1877-1954) était un philosophe et penseur religieux de l'émigration russe. Ses réflexions *O russkom haraktere* [Du caractère russe] sont publiées après la perestroïka dans *Voprosy filosofii*, n° 6, 1995.

8. Pour un choix d'articles de cette époque (1911-1914), voir : RGASPI (Rossijskij gosudarstvennyj arhiv social'no-političeskoj istorii – Archives de l'État russe d'histoire socio-politique), f. 562, op. 1, d. 26. Parmi les sujets traités : les syndicats, l'état sanitaire des usines, le travail des mineurs, la prison, mais aussi « Les origines de la conception matérialiste de l'histoire » (*Pravda/Rabočij*, 23 juin 1914).

de marins, de soldats appartenant aux régiments d'artillerie et d'infanterie et d'ouvriers des usines et de dockers, constitue un public particulièrement perméable au discours bolchevik. Raskol'nikov doit alors compléter son travail journalistique de propagande et d'agitation par des interventions orales. Formé aux cours des gardes marins (1914-1916), il obtient vite, aux yeux des marins et des soldats qui le reconnaissent comme « un des leurs », une renommée d'orateur enflammé. Les activités de Raskol'nikov à Kronstadt contribuent aux succès des bolcheviks dans cette forteresse militaire transformée en avant-garde de la révolution. C'est Raskol'nikov qui emmène les marins à Petrograd pendant les « journées de juillet », quand les bolcheviks, hésitants, se trouvent contraints par les masses de soutenir une tentative insurrectionnelle⁹.

Pour le parti, l'échec du soulèvement se solde par la répression et l'interdiction ; pour sa part Raskol'nikov est emprisonné. Cependant, les conditions de détention assez clémentes lui permettent de lire et d'écrire. Si l'on en croit son récit, il semble que Raskol'nikov est alors déjà bien initié à l'histoire de la Révolution française. Alors que l'histoire politique d'Alphonse Aulard circulait d'une cellule à l'autre, il note non sans arrogance : « inutilement volumineux et dépassé »¹⁰. Selon sa mère, déjà en 1912 lors de son premier emprisonnement, Raskol'nikov avait lu l'histoire de la Révolution française de N.I. Kareev, centrée sur l'histoire économique et sociale de la paysannerie¹¹. Pendant cette période, les auteurs préférés des révolutionnaires russes se nommaient Louis Blanc, Jean Jaurès ou Piotr Kropotkin, et il est très probable que Raskol'nikov les ait aussi étudiés.

À sa sortie de prison, le 11 octobre 1917, il se lance dans une action de propagande en vue d'une insurrection armée, se rangeant ainsi au côté de Lenin et de Trockij, contre Kamenev, Zinoviev et trois autres membres du Comité central du parti, méfiants envers cette action risquée. Tombé malade juste après sa conférence sur les perspectives de la révolution prolétarienne au Cirque moderne (20 octobre), il se précipite, malgré la fièvre, à l'institut Smolnij, le quartier général du parti bolchevik le jour de la prise du pouvoir par les soviets (26 octobre). Raskol'nikov et tous les autres travaillent alors dans un état « somnambulique » passant d'un endroit à un autre pour répondre aux urgences de la défense de la révolution : « Vu de l'extérieur, nous étions pris pour des demi-fous », écrit-il¹². Il a du mal à définir son statut : chef de quartier général ou membre d'une direction collective qui exigeait

9. F. Raskol'nikov, « V ijul'skie dni [Les journées de juillet] », *Proletarskaja revoljucija*, n° 5, 1923. Son récit est à comparer avec l'analyse de I. Getzler qui met en évidence l'habileté et la manipulation de la propagande bolchevique incarnée par Raskol'nikov. I. Getzler, *Kronstadt 1917-1921 : The fate of a Soviet democracy*, Cambridge University Press, 1983, p. 112-128, 251-252.

10. Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 247. Il s'agit d'A. Olar, *Političeskaia istorija francuzskoj revolucii* [Histoire politique de la Révolution française], paru en russe en 1902.

11. Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 52. Pas de précisions quant à l'ouvrage entre les mains de Raskol'nikov. L'important est de savoir qu'il portait l'intérêt à cet historien réputé de la Révolution française.

12. *Ibid.*, p. 300.

de chacun d'être prêt à remplir sa mission (commander l'artillerie, contrôler l'infanterie, travailler au quartier général, aller se battre au front...) ¹³ ?

Avant la formation de l'Armée rouge régulière en février 1918, les marins étaient au cœur des combats pour la république des soviets. Jusqu'en janvier 1921, date de sa démission du poste de commandant de la flotte de la Baltique, Raskol'nikov resta « aux postes de combat » ¹⁴. Pendant la guerre civile, il est au commandement de la flotte auprès de ses marins de Kronstadt, sur la Volga et la mer Caspienne, puis sur la Baltique. Ce n'est alors plus sa parole qui est au service du parti et de la révolution, mais la volonté d'un homme d'action en armes. À l'instar du Raskol'nikov romanesque, l'Idée possédant tout son être exige le passage à l'acte. De janvier 1918, date de sa nomination au poste de vice-commissaire à la Marine, jusqu'à sa capture par les Anglais en décembre de la même année, Raskol'nikov commet au moins deux actes que la postérité soviétique qualifiera d'héroïques. En juin, obéissant à l'ordre de Lenin, il fait couler des navires russes sur la mer Noire pour ne pas les laisser aux mains ennemies ¹⁵. En octobre, commandant de la flotte de la Volga, il parvient par la ruse à sauver 432 ouvriers d'Iževsk pris en otage par les Blancs sur une péniche dans le bourg de Goliany ¹⁶. Décoré de l'ordre du Drapeau rouge, Raskol'nikov fut vénéré par les habitants de ce bourg baptisé de son nom jusqu'en 1938 (aujourd'hui, seule une rue de Goliany porte encore son nom).

Tombé aux mains des Anglais au cours d'une opération navale, Raskol'nikov passe cinq mois en captivité à Londres avant d'être échangé contre 17 officiers britanniques en mai 1919. Aussitôt après sa libération, en tant que commandant de la flotte, il reçoit une nouvelle mission qui consiste à défendre Astrahan', Caricyn, Kazan' et toute la mer Caspienne. La récupération de 29 navires russes et de munitions militaires laissés par les gardes blancs après leur défaite à Enzeli (le plus grand port iranien sur la mer Caspienne) lui vaut son deuxième ordre du Drapeau rouge, en juin 1920. À ce même moment, il est nommé à la tête de la flotte de la Baltique. Cependant, à peine six mois plus tard, il met fin à sa carrière militaire en présentant sa démission et le vice-commissaire aux Affaires étrangères L.M. Karahan lui trouve immédiatement un poste diplomatique.

Comment expliquer ce tournant radical ? Le télégramme de démission qu'il adresse à Trockij, commissaire du peuple à la Guerre, fait état d'un manque de confiance des marins à son égard, de leur mécontentement face à ses actes et à son comportement ¹⁷. La prise en compte des circonstances du moment politique et de certains témoignages nous permet d'avancer une explication concernant l'importance de cette affaire pour l'avenir du révolutionnaire réputé « tout feu tout flamme ».

13. *Ibid.*, p. 308

14. Raskol'nikov, *Na boevykh postah.*

15. Le film *Gibel' éskadry* [La perte d'une escadre] en 1965 est inspiré de cet épisode.

16. Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 372-379.

17. Document d'archive publié par Kossakovskij dans Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 135-136.

Depuis décembre 1920, la « discussion syndicale », auparavant contenue au niveau du Comité central, s'est ouverte dans tout le parti et est même mise à l'ordre du jour du X^e congrès prévu pour le printemps 1921. Le débat devient public : il oppose Lenin et ses partisans – dont Zinoviev et Stalin – à Trockij et aux siens – dont Raskol'nikov. Au premier abord, il s'agit de déterminer le rôle des syndicats dans l'État prolétarien. Trockij exige qu'on les transforme en organismes d'organisation de la production et qu'on utilise les méthodes de commandement militaire pour obtenir de meilleurs résultats vu l'état de ruine économique, au travail comme au front. Lenin préfère insister sur le rôle éducatif des syndicats et le lien qu'ils doivent tisser avec le parti.

Plus profondément, le débat concerne la nature de l'État ouvrier, sa démocratisation ou sa bureaucratisation. Les *décistes* (centralistes démocratiques) et l'opposition ouvrière sont critiques à l'égard de la militarisation du travail, mais vont également au-delà de la prise de position « contre le bâton » de Trockij ou « pour le bâton de Lenin ». Leur entrée en scène complexifie le débat. Dans ce contexte, Raskol'nikov choisit de soutenir Trockij, défendant ses thèses aux meetings devant les marins. Il avait déjà eu l'occasion de défendre Trockij dans le cadre d'un autre conflit en juillet 1919, ce qui lui avait valu d'être écarté du Conseil de guerre révolutionnaire¹⁸. En janvier 1921, le prix à payer pour son soutien à Trockij est plus élevé : il doit démissionner de ses fonctions militaires.

Raskol'nikov voit en Trockij un brillant chef de guerre incarnant pleinement l'Idée et, à ce titre, méritant toute son admiration. Il était vraisemblablement de ceux qui partageaient le contenu de la brochure *Terrorisme et communisme* parue à Moscou en 1920 :

La révolution n'implique pas « logiquement » le terrorisme de même qu'elle n'implique pas l'insurrection armée. [...] Mais elle exige de la classe révolutionnaire qu'elle mette tous les moyens en œuvre pour atteindre ses fins : par l'insurrection armée, s'il le faut, par le terrorisme, si nécessaire.¹⁹

Les récits de Raskol'nikov sur la révolution et la guerre civile ne font guère ressentir la violence, ils ont une dimension épique : sans chaos, ni sang, ni terreur, ils se composent d'un enchaînement d'épisodes héroïques, de victoires sans victimes, de relations fraternelles. Ce n'est pas que Raskol'nikov n'ait pas vécu les horreurs de la guerre ou n'ait pas voulu en parler, c'est qu'il a traversé la révolution et la guerre intimement persuadé que le but justifie les moyens. Sa femme Larisa Rejsner, son bras droit aux « postes de combat », en parle franchement en 1922 :

Nous avons tous les deux fait des choses moches dans notre vie, tous les deux nous sommes sortis de la fange et avons enjambé la compromission morale...

18. P. Broué, *Trotsky*, P. : Fayard, 1988, p. 264.

19. La traduction française sous le titre *Défense du terrorisme* date de 1936. Cité d'après Broué, *Trotsky*, p. 273.

Et notre vie est comme notre époque, comme nous-mêmes. De la Baltique à Novorossijsk, de la Kama aux allées d'orangers de Džalal-Abad. Il ne faut pas nous juger, et nous-mêmes ne devons pas désespérer.²⁰

Comme Trockij et beaucoup d'autres, Raskol'nikov est un donneur d'ordres : arrestations, prises d'otage, exécutions. Ses ennemis de l'émigration russe le dénoncent²¹, mais son propre récit des faits se veut exaltant et ne vise qu'à donner en exemple aux jeunes Soviétiques la marche triomphale de la révolution et du socialisme, tout comme les Mémoires de guerre de Larisa Rejsner²².

La prise de position de Raskol'nikov en faveur de Trockij est une raison importante de l'hostilité des marins, mais elle n'est pas la seule. Certaines mesures disciplinaires prises par Raskol'nikov à Kronstadt sont jugées trop sévères par les marins qui ne sont plus ceux, politiquement et professionnellement bien formés, de 1917 : la guerre a considérablement décimé leurs rangs, complétés à la hâte par les nouvelles recrues venues de la campagne²³. Leur insoumission se heurte alors à la règle de fer du commandant de la flotte. De plus, celui-ci met de l'huile sur le feu en envoyant un télégramme à Lenin et à Trockij, dénonçant l'anarchie régnante. Les marins (plus de trois mille en meeting) s'indignent alors, poussant Raskol'nikov à démissionner²⁴. Les querelles et les intrigues au sujet de la direction politique de la flotte de la Baltique jouent aussi en défaveur de Raskol'nikov²⁵.

Enfin, le couple Raskol'nikov, comme tant d'autres dirigeants révolutionnaires, était issu de l'intelligentsia et se distinguait par des mœurs et des usages que le pouvoir soviétique leur accordait comme des privilèges en récompense des services rendus : habitation spacieuse, meubles, objets, vêtements luxueux, nourriture en abondance²⁶. Aux yeux des marins et des travailleurs attachés à l'égalité promise,

20. G. Pržiborovskaja, *Larisa Rejsner*, M. : ŽZL, 2008, p. 308. C'est un extrait d'une lettre de Larisa à sa mère en novembre-décembre 1922.

21. A. Sobolev, « Vospominanija komandira Krasnoj armii [Mémoires d'un commandant de l'Armée rouge] », *Vozroždenie*, 8, 18-24 ijulja 1930 ; B. Marc, « Sadizm v sovetskoj Rossii [Sadisme en Russie soviétique] », *Dvuglavyj orel*, n° 30, 1922 ; A.M. Ivanov, *Logika košmara* [La logique du cauchemar], M. : Izdatel'stvo Russkij vestnik, 1993 ; M.I. Malahov, « Smysl našej žizni [Le sens de notre vie] », *Molodaja gvardija*, n° 4, 1988, ; S.N. Semanov, *Kronštadtskij mjatež* [La révolte de Kronstadt], M., 2003.

22. En 1918-1919, L. Rejsner occupait le poste de commissaire du Quartier général de la Marine ; pendant la mission de Raskol'nikov sur la Volga, elle remplissait la fonction du commissaire politique auprès de son mari commandant de la flottille.

23. Voir M.A. Elizarov, « Ešče raz o pričinah kronštadtskogo vosstanija v marte 1921 goda [Une fois encore sur les causes de l'insurrection de Kronstadt] », *Otečestvennye zapiski*, n° 1, 2004, p. 165-174.

24. A.S. Puhov, « Kronštadt i Baltflot nakanune vosstanija [Kronstadt et la Flotte de la Baltique à la veille de l'insurrection] », *Krasnaja letopis'*, n° 6, 1930, p. 189.

25. Qui va diriger le parti ? Le Comité régional de Petrograd (Zinoviev) ou le Comité local Pubalt (Raskol'nikov ou Kuz'min) ? Voir Getzler, *Kronstadt 1917-1921*, p. 203-204, 211-212.

26. Le poète Vsevolod Roždestvenskij donne une description détaillée de la petite pièce dans l'Amirauté où Larisa l'a reçu en automne 1920 avec M.A. Kuz'min et O.E. Mandel'stam. Cette description témoigne non pas du luxe mais des goûts particuliers de la poétesse qui a

ces privilèges sont rapidement apparus comme inacceptables. Les extravagances de Larisa, interprétées sans nuance comme un embourgeoisement détestable, irritaient les marins alors sous les ordres de Raskol'nikov²⁷.

Par ses origines nobles, Larisa était habituée à une certaine aisance matérielle. Fille d'un juriste de haut niveau, professeur de l'université de Saint-Petersbourg, membre du RSDRP et l'un des premiers rédacteurs de la constitution soviétique, elle reçut une brillante éducation qui forma ses goûts, et elle semble avoir eu une manière de vivre plutôt bohème, intellectuelle et simple. Raskol'nikov avait aussi des origines nobles par sa mère et, grâce aux efforts de celle-ci, employée dans une boutique, il fut élevé au sein d'une institution scolaire de charité appartenant au prince Oldenburg, après quoi il reçut une formation d'économiste à l'Institut polytechnique. Leur position sociale, leur éducation et surtout leur passion pour la littérature les conduisaient à fréquenter les cercles intellectuels. Raskol'nikov a ainsi rencontré Gor'kij en 1915 et leurs relations se sont poursuivies jusqu'à la mort de l'écrivain en 1935²⁸. Il fréquenta les milieux artistiques et littéraires autour de L.V. Kamenev à Moscou de 1919 jusqu'en 1926, date à laquelle ce dernier adhère à l'opposition²⁹. Dans son autobiographie datant de 1920, Raskol'nikov se dit de profession « littérateur et commandant de la flotte »³⁰.

Avec sa plume plus poétique et raffinée, Larisa est une journaliste de talent qui obtient plus d'éloges que Raskol'nikov³¹. Selon plusieurs témoignages, elle brillait, et lui la suivait avec dignité³². Pendant les six mois cruciaux, durant lesquels son mari

probablement profité des confiscations de biens sur la Volga pour apporter chez elle beaucoup d'objets kalmouks (tissus, tapis en feutre, robes, flacons), à ses yeux exotiques. Un drapeau de la marine, une arme de garde-marine et des livres décoraient son appartement. A.I. Naumova, sost., *Larisa Rejsner v vospominanijah sovremennikov* [Larisa Rejsner dans les souvenirs de ses contemporains], M. : Sov. pisatel', 1969, p. 31. Cette description ne correspond en rien aux racontars qui attribuent au couple Raskol'nikov les goûts vaniteux des nouveaux riches à la française.

27. La discussion sur les rapports entre les dirigeants privilégiés et les travailleurs (meždu verhami i nizami [entre le haut et le bas]) ouverte au sein du parti en septembre 1920 touche directement le couple Raskol'nikov. Voir Puhov, « Kronštadt i Baltflot nakanune vosstanija », p. 112, 187.

28. Raskol'nikov, *Kronštadt i Piter v 1917*, M. : Politizdat, 1990, p. 59. Sur sa rencontre avec Gor'kij à Sorrento en 1924, voir *Molodaja gvardija*, n° 5, 1937, ou *O vremeni i o sebe*, p. 458-467.

29. Kossakovskij, sost., Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 509-515.

30. *Ibid.*, p. 557.

31. L. Rejsner, *Front*, M., 1924, 1928, 1932. Un de ces récits, *Sviajsk*, est traduit en français dans *Cahiers Léon Trotsky*, n° 12, 1982.

32. Pržiborovskaja, *Larisa Rejsner*, p. 228, 246, 285, 369-370. En octobre 1923, dans sa lettre de séparation à Raskol'nikov, Larisa s'expliquera à ce sujet : "Probablement, je suis moi-même coupable... Le plus important c'est que j'ai compris seulement maintenant qu'on te provoquait sans cesse par des insinuations mensongères quant à mon soi-disant ascendant sur toi, à ma supériorité, on ne sait pas en quoi. Et toi, pour répondre à ces soupçons humiliants pour ton honneur et ton amour-propre, tu essayas pendant ces cinq années de prouver à ces médiocres personnages qu'ils se trompaient. C'est pour cette raison que tu m'as mal traitée devant les autres, c'est à cause de ce fantôme de mensonge que j'ai pleuré amèrement. Par un mépris simulé et une grossièreté démonstrative tu as, toi-même, empoisonné les meilleurs moments de notre amour" (RGASPI, f. 562, op. 1, ed.hr. 3, l. 31).

est commissaire de la flotte de la Baltique, Larisa Rejsner déploie son activité au sein des affaires culturelles (à la Proletkul't) et dans les milieux littéraires. Nina Berberova la place parmi les habitués du thé dans l'appartement de Gor'kij, où se côtoient :

l'éditeur Z. Grjebine, F. Krimer, bientôt nommé à Londres directeur de la Société de commerce anglo-soviétique, A.B. Khalatov, président du Comité central pour l'amélioration des conditions de vie des savants (Tsécoubou), l'orientaliste et académicien S.F. Oldenbourg, A.P. Pinkievitch, V.A. Desnitski, K.I. Tchoukovski, E. Zamiatine, Chaliapine, Boris Pilniak, Larissa Rejsner avec son mari Raskol'nikov, commissaire de la flotte de la Baltique, M. Doboujinski, le metteur en scène S. Radlov, l'actrice du Théâtre français (Théâtre Michel) Henriette Rogers [...], ainsi que Krassine, Lounatcharski, Kollontai, Lénine et d'autres membres du gouvernement bolchevique, lorsqu'ils étaient de passage à Petrograd.³³

Cette double appartenance de Raskol'nikov aux milieux militaire et littéraire joue sans doute un rôle dans sa démission en janvier 1921. Face aux marins devenus hostiles en raison de mesures disciplinaires et de privilèges jugés trop injustes, et dans le contexte de sa prise de position pour Trockij, il saisit, ou cherche inconsciemment peut-être, une possibilité de s'écarter d'un combat qui mettrait à l'épreuve son attachement à l'Idée.

L'insurrection de Kronstadt au début de mars 1921, c'est-à-dire après la démission de Raskol'nikov le 27 janvier, n'a certainement pas éclaté à cause de lui³⁴, mais la tension nerveuse à laquelle il avait été soumis au cours de l'automne 1920 le fit tomber malade. Ce n'était pas la première fois qu'un choc émotionnel le mettait au lit : en 1912, grâce aux démarches de sa mère, son emprisonnement avait été interrompu par un séjour dans une clinique, où il fut traité pour neurasthénie pendant près de quatre mois. À Kronstadt, son organisme réagit de nouveau à ses états d'âme : déconsidéré aux yeux des marins, Raskol'nikov se sent coupable³⁵. L'écrasement de l'insurrection le 18 mars par l'Armée rouge et le nombre d'insurgés fusillés, chers au couple Raskol'nikov, sont vécus comme un drame. La question des sacrifices à consentir pour arriver au but s'est sans doute posée aux époux, car tous deux ont consciemment abandonné les « postes de combat ». Larisa résume cette fin d'une période de leur vie par une image poétique :

Nous sommes déjà le passé. Nous sommes ces longues années précédant 1918 et nous sommes la Grande Année 1918, à jamais dans nos mémoires.³⁶

33. N. Berberova, *Histoire de la baronne Boudberg*, P. : Actes Sud, 1988, p. 118.

34. Elizarov, « Ešče raz o pričinah kronštadtskogo vosstanija... » p. 165-174.

35. C'est Larisa qui raconte leur séjour à l'hôtel du parti à Soči où Raskol'nikov, « pâle et amaigri », se rétablissait après une épuisante pneumonie : Pržiborovskaja, *Larisa Rejsner*, p. 97. Pour une crise semblable en 1912, voir les Mémoires de sa mère : Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 55-58. Pourrait-il s'agir d'un facteur de prédisposition héréditaire ? Son père, son grand-père et son oncle mirent un terme à leur vie par un suicide.

36. Pržiborovskaja, *Larisa Rejsner*, p. 308. C'est un autre extrait de la lettre de Larisa à sa mère en novembre-décembre 1922.

Que Raskol'nikov ait perdu de son prestige à la suite des événements à Kronstadt, est une évidence, qu'il ait été écarté du pouvoir et envoyé à l'étranger à cause de son dévouement à Trockij l'est beaucoup moins. En revanche, on peut penser que son amitié avec L.M. Karahan, très apprécié par les artistes et les écrivains, l'a beaucoup aidé lors de cette étrange mutation, qui le voit passer de l'action militaire à l'engagement de tribun de sa première période.

Sur le front littéraire

Après Kronstadt, armé de sa plume et de sa parole à son poste diplomatique, Raskol'nikov entre dans un combat d'une autre nature. Représentant plénipotentiaire de la Russie en Afghanistan de juillet 1921 à décembre 1923, il remplit avec brio sa mission d'ambassadeur avec, à ses côtés, une Larisa éblouissante et brillante. Grâce au couple, le pays des soviets isolé réussit à renforcer son amitié avec l'Afghanistan, marquant ainsi une victoire diplomatique doublement notable sur les Anglais et sur les forces hostiles envers la Russie en Orient³⁷. Honneur rare, Raskol'nikov est même décoré par le roi afghan, et le Politburo l'autorise, à titre d'exception, à accepter cet insigne honorifique³⁸.

À Kaboul, Raskol'nikov, selon son propre aveu, a le temps d'écrire. Il y écrit *Kronstadt et Piter en 1917*, réunit des matériaux sur l'histoire des révolutions de 1789 et de 1848. À son retour à Moscou, il publie *La pensée révolutionnaire russe dans les années 1860*. Ce choix de thèmes fait penser à un moyen de refouler les souvenirs pénibles de Kronstadt, sans pour autant rejeter un questionnement sur l'histoire révolutionnaire. Larisa écrit et publie également ses récits sur la guerre civile. Ils sont tous les deux les chantres d'un passé où leur mémoire ne sélectionne que les moments glorieux de la révolution. Le présent soviétique, dont ils prennent connaissance par le biais des journaux et des correspondances, leur semble décevant parce qu'affecté par l'embourgeoisement et la bureaucratisation³⁹.

Cependant, cette nouvelle forme de « combat » ne leur donne pas pleine satisfaction. En manque d'action, Larisa, âme plus poétique et tourmentée, quitte l'Afghanistan à la fin de l'année 1922 pour s'adonner de nouveau à l'euphorie révolutionnaire : en tant que journaliste et amie intime de Karl Radek, elle suit, en automne 1923, le déroulement des événements prometteurs d'un Octobre rouge

37. F. Raskol'nikov, *Afganistan i anglijskij ul'timatum* [L'Afghanistan et l'ultimatum anglais], M., 1924 ; L. Rejsner, *Afganistan*, M., 1925 ; « Mjatežnaja četa v Kabule. Pis'ma F. Raskol'nikova i L. Rejsner L. Trockomu, 1922 [Un couple rebelle à Kaboul. Lettres de F. Raskol'nikov et L. Rejsner à L. Trockij, 1922] », *Otečestvennye arhivy*, n° 3, 2003, p. 74-85.

38. Le procès-verbal du Politburo (16.08.1923) confirme que les diplomates soviétiques ne doivent pas accepter les décorations gouvernementales de la part des États capitalistes et, en même temps, fait exception pour Raskol'nikov (RGASPI, f. 17, op. 3, d. 373).

39. Voir notamment la correspondance de Larisa avec ses parents publiée dans Savčenko, *Otstupnik : Drama Fëdora Raskol'nikova*.

en Allemagne⁴⁰. À Kaboul, Raskol'nikov vit douloureusement la rupture avec sa femme, son amie, son amour. Revenant à Moscou en décembre 1923, il se sent perdu⁴¹, mais finit par faire le choix du « front littéraire » et, cette fois, il n'est pas dans le camp de Trockij.

Déjà depuis Kaboul, il est en contact avec la revue historique *Proletarskaja revolucija* et la revue littéraire *Krasnaja nov'*, qui publient ses œuvres. Ses multiples connaissances et amitiés parmi les dirigeants (Lunačarskij, Kamenev) et écrivains (Boris Pil'njak, Vladimir Lidin, Vsevolod Ivanov, Pantelejmon Romanov, Leonid Leonov) lui facilitent alors une rapide intégration dans les milieux où il veut accomplir son devoir révolutionnaire⁴². Ainsi, de 1924 à 1926, il est rédacteur en chef de la revue *Molodaja gvardija*, périodique du komsomol ; il prend la tête des éditions *Moskovskij rabočij*, sous l'égide du Comité du parti de Moscou, et devient membre de la rédaction de la revue *Na postu*. Compte tenu du contexte d'uniformisation de la créativité et d'embrigadement des créateurs dans la seconde moitié des années vingt, l'obtention de ces postes à responsabilité témoigne de son profil de militant acharné en faveur de l'hégémonie de la littérature prolétarienne. La revue *Na postu* est l'organe du groupe d'écrivains « Okt'jabr' [Octobre] » (1922-1925), qui considère la littérature comme un moyen de propagande du parti et prétend être le seul, parmi une multitude de groupes littéraires encore existants, à défendre l'idéologie communiste. Le groupe affirme haut et fort que la littérature doit se faire par le prolétariat et lui être utile. Dans l'article « Les traditions de la presse bolchevique », publié dans cette revue, Raskol'nikov appelle à la création d'organisations composées d'écrivains issus du milieu ouvrier (*ot stanka*) pour épurer la littérature contaminée par des formalistes et des imaginistes⁴³.

Il critique souvent la revue *Krasnaja nov'*, particulièrement son directeur A.K. Voronskij, qui publie des auteurs stigmatisés comme « compagnons de routes », à savoir la fine fleur de la littérature de l'époque : I. Babel, K. Paustovskij, A. Tolstoï, B. Pasternak, S. Esenin, B. Pil'njak, L. Leonov, Vsevolod Ivanov et beaucoup d'autres. Après un conflit ouvert avec Voronskij, Raskol'nikov entre à la rédaction de *Krasnaja nov'* (29 août 1924). Cependant, Lunačarskij et Frunze parviennent à le marginaliser et Raskol'nikov est démis quelques mois plus tard de ce poste, tandis que Voronskij est « obligé » d'assurer la survie de la revue⁴⁴.

40. L. Rejsner, *Gamburg na barrikadah* [Hambourg, sur les barricades], 1924 et ses séries d'articles « Berlin v 1923 [Berlin en 1923] », « V strane Gindenburga [Au pays d'Hindenburg] ».

41. Voici un extrait de sa lettre à Larisa : « Cela m'étonne d'être encore en vie, de ne pas être terrassé par un malheur inconsolable. Tu me connais, je suis coléreux, irritable, nerveux, mais pas méchant [...]. Je suis terrifié, Larisa, je ne peux pas vivre sans toi. Aie pitié, reviens. Je te serai aussi reconnaissant que chacun de ceux que nous avons sauvés de l'exécution sur la péniche à Goljany » (RGASPI, f. 562, op. 1, d. 1, l. 3).

42. Ces noms d'écrivains-amis figurent dans les mémoires de la seconde femme de Raskol'nikov, voir : Raskol'nikova, *Ten' bystrotečnoj žizni*, p. 56, 61.

43. Voir *Na postu*, n° 1, 1925,

44. « Postanovlenie Politburo CK RKP(b) ob izmenenijah v redakcii žurnala "Krasnaja nov'" [Arrêté du Politburo sur les changements dans la rédaction de la revue *Krasnaja nov'*] », dans

Néanmoins, faisant partie de l'Association des écrivains prolétariens (VAPP), Raskol'nikov continue de mener sa campagne de persécution idéologique contre Voronskij, qui est finalement destitué en octobre 1927⁴⁵. Deux ans plus tard, le Politburo décidera de nommer Raskol'nikov à la direction de la revue⁴⁶.

En janvier 1928, le Politburo intègre Raskol'nikov à la Direction (Glavrepertkom) chargée de la censure des répertoires de toutes les représentations (théâtre, cinéma, cirque, variété) et, à partir de septembre 1929, on lui confie la Direction générale de la littérature et des arts dépendant du Commissariat de l'Instruction publique de la république fédérale de Russie, poste qu'il occupera jusqu'à la reprise de ses activités diplomatiques en mars 1930. Au sein de ces institutions, Raskol'nikov mène une politique qui vise à passer de la simple censure (autoriser ou interdire) à l'emprise idéologique sur l'art. Il lui semble naturel d'imposer aux autres l'Idée à laquelle lui-même est dévoué.

Cependant, le profil de « chien de garde » de la littérature prolétarienne ne lui convient pas. Dans tous les postes qu'il occupe, il est entouré de radicaux, voire de fanatiques, jeunes et souvent incultes, qui jouent un rôle beaucoup plus agressif et finalement plus décisif que lui⁴⁷. Ce sont V. Ermilov de *Molodaja gvardija*, L. Averbah, G. Lelevič, S. Rodov, de la VAPP et de la revue *Na postu*, qu'on trouve à l'origine de la déclaration de guerre contre les « compagnons de route ». Leurs publications offrent aux historiens les meilleurs exemples de grossièreté, d'absurdité et de haine qui puissent avoir été écrits dans ce contexte. Si Raskol'nikov se positionne de leur côté, il parvient néanmoins à mener le débat avec les compagnons de route sans les invectiver outrageusement⁴⁸. Malgré les controverses engagées, il s'attache aussi à garder de bonnes relations avec certains écrivains gravitant autour de Voronskij. Boris Pil'njak, Vsevolod Ivanov, Leonid Leonov furent ses amis proches. Il fut bien disposé envers I. Ehrenbourg⁴⁹ et en bons termes avec Gor'kij. À la différence des

Vlast' i hudožestvennaja intelligencija, sb. Dokumentov [Le pouvoir et l'intelligentsia artistique, recueil de documents], M. : Materik, 2002, p. 50.

45. A.K. Voronskij, accusé d'appartenance à l'opposition trotskiste, fut exclu du parti et exilé pour trois ans. Réintégré au parti en 1931, il travailla aux éditions d'État (Gosizdat). Arrêté en 1937 et condamné à mort par le Tribunal suprême, il périt en 1943 en prison ou au bagne.

46. Raskol'nikov occupa ce poste pendant un an (23 mai 1929 – 5 mai 1930). *Vlast' i hudožestvennaja intelligencija*, p. 113, 127.

47. Au sujet des luttes entre les groupes littéraires voir : T.P. Koržihina, *Izvol'te byt' blagonadežny !* [Soyez loyalistes !], M. : RGGU, 1997, p. 109-161 ; S.I. Šešukov, *Neistovyye revniteli : Iz istorii literaturnoj bor'by 20-h godov* [Les zélés : Histoire des luttes littéraires des années vingt], 2^e éd., M., 1984, p. 149-182.

48. En témoigne le ton de ses lettres aux écrivains à qui, en tant que rédacteur de la revue *Krasnaja nov'*, il dut refuser la publication de leurs écrits (à titre d'exemple, RGALI (Rossijskij gosudarstvennyj arhiv literatury i iskusstva – Archives d'État de Russie de littérature et d'art), f. 2831, op. 1, ed.hr. 181 ; f. 1398, op. 2, ed.hr. 453 ; f. 464, op. 3 ed.hr. 4, l. 3-4 ; f. 1246, op. 3, ed.hr. 275 ; f. 1517, op. 1, ed.hr. 193).

49. Il écrit la préface à l'un des romans d'Ehrenbourg, bien que l'écrivain soit à ses yeux « trop hésitant ». I. Ehrenbourg, *Ljudi, gody, zizn* [Les gens, les années, la vie] M.-L., 1969, p. 729. Le texte intégral est dans I. Ehrenbourg, *10 let spustja : Hronika našego vremeni* [10 ans plus tard : chronique de notre temps], M.-L. : GIHL, 1931 et dans RGALI, f. 613, op. 1, ed.hr. 8350.

zélateurs, il tente de manœuvrer pour respecter au plus près l'esprit du fameux arrêté du Politburo du 18 juin 1925 sur la littérature, qu'il a contribué à élaborer⁵⁰.

Ce document supervisé par Stalin est complexe. D'un côté, il insiste beaucoup sur la lutte des classes qui continue sur le front littéraire comme en politique. D'un autre, il donne comme directive générale de faire preuve de tact envers les écrivains sans parti et de mener un travail auprès d'eux pour qu'ils adhèrent au plus vite à l'idéologie communiste⁵¹. À l'époque soviétique, les historiens de la littérature interprètent ce document comme une preuve de laisser-faire de la part du parti⁵². Aujourd'hui, on insiste plutôt sur son caractère manipulateur : dresser les écrivains les uns contre les autres pour mieux préparer la reprise en main définitive de la littérature en 1932-1934. Raskol'nikov contribue à ce processus, tout en restant plus sensible aux raisons de penser et d'agir des « Don-Quichottes de la révolution »⁵³ qu'à celles des fonctionnaires corrompus par le pouvoir. Admiratif de l'article de Gor'kij, « Si l'ennemi ne se rend pas, on le détruit »⁵⁴, il pouvait sentir le parfum contre-révolutionnaire des pièces de M. Bulgakov⁵⁵, tout en manifestant son désaccord avec la destruction des classiques du passé et une certaine réticence face à la traque des talents de son temps, notamment dans le cas du théâtre de Meyerhold⁵⁶.

En qualité de censeur et d'idéologue du Glavrepertkom et du Glaviskusstvo, Raskol'nikov ne fut pas le seul à décider du sort des œuvres et des créateurs : les directions collégiales, les impératifs du Comité central, l'œil méfiant du NKVD — tout ce système aujourd'hui qualifié de « stalinien » — généraient tant de pressions et de complications au quotidien que Raskol'nikov finit par se tourner de nouveau vers la diplomatie. Le 22 mars 1930, il écrivait à Gor'kij depuis son poste d'ambassadeur en Estonie :

Je suis très content de quitter le Glaviskusstvo parce qu'à vrai dire, il est agréable d'admirer l'art, mais il n'y a rien de plaisant à le diriger. Le travail

50. Postanovlenie Politburo CK RKP(b) « O politike partii v oblasti hudožestvennoj literatury [Arrêté du Politburo sur la politique du parti dans le domaine littéraire] », dans *Vlast' i hudožestvennaja intelligentsija*, p. 53.

51. *Ibid.*, p. 53-57.

52. G. Belaja, *Don-Kihoty revoljucii – opyt pobed i poraženij* [Les Don-Quichottes de la révolution : expérience des victoires et des défaites], M.: RGGU, 2004, p. 462-463.

53. G. Belaja entend par les Don-Quichottes, des écrivains du groupe Pervail autour de la revue *Krasnaja nov'*. Comme Don-Quichotte, ils prenaient leurs illusions pour la réalité. Leur croyance en la révolution était plus forte que les faits réels. Belaja, *Don-Kihoty revoljucii*, p. 12-13.

54. Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 466. Il s'agit de M. Gor'kij, « Esli vrag ne sdaetsja, ego uničtožajut », dans *Sobranie sočinenij v 30-i tomah* [Œuvres en 30 volumes], XXV, p. 226-229.

55. En automne 1928, Raskol'nikov est intervenu publiquement contre la pièce *Beg* [La fuite], mais il n'était pas le seul : L. Averbah, V. Kiršon, Ju. Potchin, R. Pikel', O. Litovskij. M. Čudakova a raison de dire qu'il est naïf d'attribuer la pression sur la littérature à tel ou tel critique littéraire ou bureaucrate. Le sort de la littérature dépendait du grand dessein idéologique dont Stalin était le promoteur. M. Čudakova, *Žizneopisanie Bulgakova* [La vie de Bulgakov], M.: Kniga, 1988, p. 434.

56. Faisant partie du Conseil artistique du Théâtre Meyerhold, il défendit le théâtre contre ses détracteurs en 1928-1929 (RGALI, f. 2437, op. 3, d. 797).

dans le domaine des relations internationales m'attire plus, de même que la création littéraire.⁵⁷

Un témoignage de sa seconde femme va dans le même sens : « Être censeur politique de la vie culturelle me dégoûte »⁵⁸. Raskol'nikov préféra donc servir la révolution loin des luttes de pouvoir, dont il était conscient. Ne s'agit-il pas dans ce cas, comme après Kronstadt, d'une façon de refouler les doutes intempestifs quant à l'Idée qui exige l'absolu ?

Robespierre 1

Pendant tout le temps qu'il fut à l'intérieur du pays, de 1924 à 1930, Raskol'nikov se tint à l'écart des oppositions politiques. L'expérience de Kronstadt aux côtés de Trockij lui avait appris à être prudent face aux situations de turbulences et de répressions⁵⁹. La ligne générale tracée par Stalin lui semblait rassurante quant à la construction du socialisme. Pour lui, comme pour tant d'autres bolcheviks de la vieille garde, pousser la révolution vers l'avenir de ses rêves était un devoir primordial. Et ceci était d'autant plus aisé que son appartenance au corps des dirigeants lui permettait d'affirmer quotidiennement sa position de maître : bénéficiaire de nombreux privilèges par rapport aux hommes à son service nourrissait son estime de soi. Ses multiples tâches – expert sur les questions d'Orient auprès du Comité exécutif du Komintern, conférencier à l'université de Moscou, membre des commissions gouvernementales — le rendaient fier de son rang. Mais il représentait ce type de fonctionnaire d'État soviétique pour lequel une partie de l'intelligentsia avait du mépris. Ainsi M. Bulgakov chassé de tous les théâtres par ses détracteurs, y compris Raskol'nikov, avait mille raisons de voir ce dernier d'un mauvais œil. Le 16 novembre 1929, devant une assemblée d'écrivains moscovites réunis par Raskol'nikov pour la lecture de sa pièce *Robespierre*, Bulgakov tourne en ridicule les éloges démesurés d'A. Tajrov, « les œuvres de Shakespeare, de Molière, de Sophocle ou d'Euripide sont loin de nous, tandis que tout metteur en scène sera heureux de monter la pièce de notre cher Fëdor Fedorovič », et conclut sa critique assassine par une sanction définitive : « La pièce n'est pas une réussite, ça arrive »⁶⁰. La discussion se déroula alors avec plus de liberté d'expression. Les faiblesses dramaturgiques de la pièce furent

57. Čudakova, *Žizneopisanie Bulgakova* p. 432.

58. Raskol'nikova, *Ten' bystrotečnoj žizni*, p. 107.

59. En témoigne son compte rendu critique du livre de Trockij *Uroki Oktjabrja* [Les leçons d'Octobre], publié dans *Krasnaja nov'* en décembre 1924.

60. Čudakova, *Žizneopisanie Bulgakova* p. 425-430. À la différence d'une remarquable étude de Čudakova, M. Čerkašina, dans son article « *Prestuplenie i nakazanie Fëdora Raskol'nikova* [Crime et châtiment de Fëdor Raskol'nikov] » abuse d'un témoignage de la femme de Bulgakov pour exprimer sa haine envers Raskol'nikov. Publié en 2001 dans *Sovetskaja Belorussija* voir : <http://vive-liberta.narod.ru: Velikaja francuzskaja revoljucija>.

pointées : absence d'intrigue, manque de vivacité, de dynamisme, de profondeur, de tragique. Après la publication de la pièce dans *Krasnaja nov'* (n° 1, 1930), un bref compte rendu dans la revue *Na postu* (n° 7, 1930) souligne une approche marxiste bien adéquate du passé, mais aussi son plus grand défaut dramaturgique : « la pièce n'a pas su s'élever au-dessus de l'opposition métaphysique entre l'individu et les masses. Celles-ci sont passives à l'instar du chœur du théâtre antique ».

La première de la pièce est jouée dans le plus prestigieux théâtre de Leningrad le 12 février 1931. Illarion Pevcov, un très grand comédien de l'époque, interprète le rôle de Robespierre. Sa correspondance contient beaucoup de remarques concernant son travail sur le rôle⁶¹ et son appréciation très négative de la pièce :

elle est nulle, sans talent, l'horreur ! Pas d'action, pas de fil conducteur, tout est de guingois. Il faut refaire certaines répliques, sinon je ne suis pas dans le vrai pour pouvoir la jouer.⁶²

Pevcov est connu pour son bégaiement, qui disparaît lorsqu'il joue un personnage qui lui semble authentique. Il se dit finalement captivé par Robespierre — ce « pédant illuminé » — pour l'incarner avec passion⁶³ et le public apprécie son interprétation ainsi que le décor de N. Akimov⁶⁴. Au lendemain de la première, Gor'kij envoie à Raskol'nikov sa note tardive de lecture de la pièce : « un peu lourde et pas claire quant au caractère des personnages », et lui conseille de la « retravailler pour enlever des longueurs et accentuer les différences des caractères par rapport aux détails de la vie courante ; c'est à cela qu'on reconnaît les hommes, plus qu'aux grands événements sur lesquels on peut mentir »⁶⁵. La réception du spectacle fut controversée. Dans le milieu théâtral, faute d'une dramaturgie captivante, le spectacle ne rencontra pas un grand succès, mais il anima des discussions et fit jaser⁶⁶. Les critiques officielles, signées par deux grandes notoriétés théâtrales de l'époque, S. Mokulskij et A. Piotrovskij, dans la revue *Rabočij i teatr*, nécessitent une mise en contexte.

61. I.N. Pevcov, « Iz perepiski s N.A. Kamkovoï » [La correspondance avec N.A. Kamkova], *Literaturno-teatral'noe nasledie*, M., 1978, p. 94-115.

62. *Ibid.*, p. 102.

63. *Ibid.*, p. 101.

64. Voir la description du décor : N.V. Akimov « Hudožnik v teatre [Le décorateur au théâtre] », in *Teatral'noe nasledie* [L'héritage théâtral], L., t. 1, 1978, p. 162-163 ; pour les souvenirs dithyrambiques : C. Cimbal, « Akimov i vremena [Akimov et son temps] », in *Ibid.*, p. 41-42 ; A. Minčkovskij, « Povesti o moem Leningrade [Récits sur ma ville de Leningrad] », *Zvezda*, n° 8, 1985, p. 80.

65. M. Gor'kij i sovetskaja pečat' [M. Gor'kij et la presse soviétique], M., 1965, kn. 2, p. 86-87.

66. Donat Mečik, père de l'écrivain S. Dovlatov, metteur en scène et dramaturge émigré aux États-Unis en 1980, assista au spectacle et en laissa un souvenir allant dans ce sens. Voir, D. Mečik, *Vybitye iz kolei : Literaturnye vstreči* [Les marginalisés : rencontres littéraires], New-York : Memory publishing, 1984, p. 57-61.

Raskol'nikov a probablement écrit cette pièce en 1927-1929, alors qu'il était occupé à l'adaptation du roman de L. Tolstoï, *Résurrection*, dont la première eut lieu à l'automne 1929. Gor'kij trouva sa dramaturgie assez bancal, misant sur le travail de V.I. Nemerovič-Dančenko pour en compenser les défauts. Raskol'nikov avait-il l'ambition d'être reconnu comme un dramaturge de type nouveau, prolétarien? C'est évident, vu son combat pour l'esprit du parti et de la lutte des classes dans tous les arts. Mokulskij et Piotrovskij ont bien souligné « la principale importance de *Robespierre* ». Selon eux, cette pièce

pose pour la première fois le problème du spectacle historico-révolutionnaire au théâtre soviétique⁶⁷. Elle montre comment réaliser cette tâche concrète pour la dramaturgie qu'est le rejet décisif de l'esthétisme rétrospectif envers le passé juste pour le passé. Elle se donne comme objectif de mettre en relation le passé avec le présent, de trouver les points de leur confluence, de détecter dans un événement historique des tendances, ce qui permet d'approfondir une réalité complexe ; il s'agit de montrer le passé de sorte que l'expérience serve à armer le spectateur pour la réalisation des tâches actuelles.⁶⁸

Les deux critiques vantent la méthode du matérialisme dialectique qu'utilise Raskol'nikov afin de présenter Robespierre non pas comme un individu, mais comme l'incarnation de « la petite bourgeoisie condamnée par la marche objective du processus historique ». En fait, les critiques reproduisaient *grosso modo* ce qui était expliqué dans la brochure programme destinée aux spectateurs, dont le but était de les instruire sur le sens à donner à la pièce, sur les termes (Thermidor, terreur, etc.), les noms propres et les ouvrages à lire (à commencer par K. Kautsky sur les contradictions des intérêts de classe en 1769). Les spectateurs étaient avertis des objectifs visés par le théâtre :

non seulement montrer une des étapes de la Grande Révolution française et le sort de l'un de ses chefs, mais essentiellement tirer au clair les contradictions sociales de classe en France à la fin du XVIII^e siècle, quand la grande bourgeoisie arriva au pouvoir en annulant les acquis de la révolution. [...] En démontrant les causes de la fin de la Révolution française, le théâtre appelle ainsi à la lutte pour le socialisme, contribue à l'action de propagande pour notre actualité et

67. « Le succès ou l'échec des spectacles sur la Révolution française, —qu'ils soient épiques dans la vie de tel ou tel théâtre ou représentant tout un événement de la saison théâtrale—, dépendaient toujours de leur contenu politique et de leur correspondance avec l'atmosphère idéologique du jour. La dramaturgie et la scénographie, le jeu d'acteurs et le genre de la pièce passaient d'habitude à la trappe », N.T. Unianic « Velikaja francuzskaja revoljucija v spektakljah sovetskogo teatra. 1917-1940 gg. [La Révolution française dans le théâtre soviétique, 1917-1940] », dans *Velikaja francuzskaja revoljucija i Rossija* [La Grande Révolution française et la Russie], M. : Progress, 1989, p. 467.

68. A. Piotrovskij, « Robesp'ér v gosudarstvennom teatre dramy [Robespierre dans le théâtre dramatique d'État] », *Rabočij i teatr*, n° 5, 1931, p. 7-8 ; S. Mokulskij, « O Robesp'ere [De Robespierre] », *Rabočij i teatr*, n° 8-9, 1931, p. 6-7. En parlant de l'importance du spectacle, Mokulskij cite Piotrovskij.

montre par cet exemple historique les conséquences de l'opportunisme et de l'esprit de conciliation.⁶⁹

Piotrovskij précise de façon explicite :

la pièce intervient comme un facteur de la propagande et de l'agitation dans la lutte de nos jours contre le danger que représente l'opposition de droite.⁷⁰

En effet, inscrite dans un contexte où la lutte contre le fantôme de Thermidor produisait des ravages, la pièce apparaît comme un instrument de propagande⁷¹. Les « bolcheviks-jacobins », indécis sur leur identité propre et perturbés par Thermidor — le problème sans cesse refoulé de la fin de la révolution — agissaient sous la pression de la force performative des mots. Pour avoir recouru à l'analogie avec la Révolution française, un secrétaire du parti à Leningrad avait été destitué de son poste ; des milliers de trotskistes étaient exclus du parti, arrêtés ou exilés parce qu'ils clamaient le danger thermidorien. Les historiens marxistes se mobilisèrent pour faire face à « l'horrible mot » de Thermidor. Leur tâche consistait à fournir les arguments scientifiques nécessaires pour rejeter toute comparaison entre les deux révolutions. Ils refusèrent donc la thèse d'Albert Mathiez sur la dégénérescence des Jacobins *avant* le 9 Thermidor qui, auparavant, avait été approuvée et même développée. Car, accepter une quelconque évolution des Jacobins conduisant à la fin de la Révolution laissait ouverte la possibilité d'une même chute pour les bolcheviks⁷². En même temps, les historiens opposèrent le terrorisme ou, selon leurs mots, le « crétinisme judiciaire » français, à la terreur révolutionnaire, juste mais sans justice, et de ce fait moins sanglante, pratiquée en Russie soviétique. L'opération pour distinguer la révolution d'Octobre de la Révolution française s'accompagnait également d'efforts pour « nettoyer » le bolchevisme en l'isolant de ses racines « petites-bourgeoises », populistes ou jacobines russes⁷³. Tandis que les oppositionnels sous l'égide de Trotskij accusaient le parti de dégénérescence thermidorienne, la majorité stalinienne au XV^e congrès en décembre 1927 les excluait du parti en tant que thermidoriens.

69. RGALI, f. 2358, op. 1, ed.hr. 844, l. 12.

70. Piotrovskij, « Robesp'ér v gosudarstvennom teatre dramy », p. 8.

71. Pour le contexte voir Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins : itinéraire des analogies*, P. : Payot, 1989.

72. Pour l'écriture de la pièce, Raskol'nikov s'appuyait sur leurs travaux : Lukin, Ščegolev, Zaher, Fridljand, Starosel'skij sont recommandés à la fin de la brochure programme (RGALI, f. 2358, op. 1, ed.hr. 844). La conception unique n'étant pas encore imposée, Raskol'nikov recommande alors les travaux sur la dictature jacobine, la terreur et le 9 Thermidor divergent. Quelques années plus tard tous ces historiens seront victimes de la terreur stalinienne. Un cahier de notes prises par Raskol'nikov lors de la lecture des livres sur Robespierre est conservé. On y trouve comme source première les Mémoires de la sœur de Robespierre, Charlotte, et le roman d'Henri Béraud, *Mon ami Robespierre*, paru à Paris en 1927 (RGALI, f. 2358, op. 1, ed.hr. 65).

73. Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins*, p. 209-216.

Raskol'nikov donne un éclairage à ce contexte dans le final de sa pièce. Les répliques de trois artisans, qui assistent à l'arrestation de Robespierre à la fin du quatrième acte, accusent la différence entre la Révolution française et celle qui la suivra, c'est-à-dire la révolution d'Octobre :

Le premier artisan : Ce n'était pas notre pouvoir, mais un jour nous le prendrons.

Le deuxième artisan (*avec beaucoup d'assurance*) : Nous le prendrons.

Le troisième artisan (*joyeusement*) : Nous vaincrons.

Le premier artisan : Rappelez-vous ce qu'a dit Babeuf ; la révolution ne fait que précéder l'autre, qui sera plus glorieuse en supprimant la richesse et la pauvreté et en libérant l'humanité. Elle instaurera l'égalité communiste sur terre.

Ces répliques optimistes auraient dû couvrir les cris « À bas Thermidor ! » qui retentirent à Leningrad lors d'une manifestation le 7 novembre 1927 et dont les spectateurs, en 1931, risquaient toujours de ne pas être affranchis. La confusion entre le passé français et le présent soviétique, très répandue et gênante pour les bolcheviks, explique leur grand effort pour étouffer toute allusion à la fin thermidorienne de la révolution d'Octobre. Raskol'nikov contribue à cet effort, bien qu'une « compassion inutile » pour le sort tragique de Robespierre lui soit reprochée.

S'agit-il d'un reproche fondé ? La compassion est bien perceptible dans l'interprétation que donne Pevcov du rôle de Robespierre. Elle perce dans le décor d'Akimov et la mise en scène de Petrov. Comme Nemerovič-Dančenko sut corriger *Résurrection*, la troupe du prestigieux théâtre dramatique de Leningrad sut saisir une certaine ambiguïté chez Raskol'nikov pour détourner l'attention du spectateur de la lutte des classes et le rendre sensible à l'individu. En effet, l'orientation idéologique de la pièce n'empêche pas Raskol'nikov d'exprimer, par la bouche de ses personnages, quelques réflexions, doutes ou questionnements propres à l'individu, à lui-même ou à ses contemporains devant l'Histoire. En voici quelques exemples. Dans le premier acte, Robespierre, en dialogue intime avec Eléonore, répond à son rêve de trouver le repos dans les montagnes suisses :

Tu touches en moi la corde sensible. Hélas, je ne puis partir. Je suis rivé ici comme Prométhée à son rocher ! Tu le sais, moi aussi, autrefois, avant la Révolution, j'avais rêvé... Mais tout à coup voilà qu'éclate la grande Révolution. Je suis transporté de joie... Et irrésistiblement je me suis jeté dans la bataille. [...] Parfois, pourtant, je suis troublé en songeant que j'ai tué en moi le philosophe et le poète.

Ce dialogue pourrait correspondre aux troubles de Raskol'nikov qui servait inlassablement la Révolution, mais se sentait limité quant à ses rêves de bibliographe, d'écrivain, de dramaturge.

Dans l'acte II, Tallien explique à Barras :

Quand on mène une lutte, on n'a pas besoin que l'accusation soit vraie, il suffit qu'elle soit vraisemblable. Laissons courir le bruit qu'il (Robespierre) aspire à la dictature.

N'est-ce pas là une pratique largement appliquée en URSS, en particulier lors du procès dit du Parti industriel en 1930, dont la sentence fut publiquement approuvée par Gor'kij et perçue par toute l'intelligentsia dite *bourgeoise* comme un avertissement à tenir sa langue ?

Au sujet de la terreur à Lyon, Robespierre dit à Collot-d'Herbois :

Il faut sans pitié envoyer à la guillotine des aristocrates, des comploteurs et des agents de Pitt. Mais vous avez oublié la loi de la justice, vous avez sacrifié la vie des innocents ! La guillotine ne vous suffit pas, vous l'avez complétée par la mitraille.

Et Collot-d'Herbois de répondre :

Quelle importance ! On a fusillé deux cents vauriens de plus et alors. Quand il s'agit de la révolution, il est difficile de décider ce qui est juste ou pas.

Il serait erroné aujourd'hui d'affirmer, comme l'avait fait Mokulskij, que Raskol'nikov écrivit sa pièce non pour la révolution en général, mais pour une révolution bien précise, la française⁷⁴.

Robespierre s'adressant à Saint-Just :

Tu as peur pour moi ? Ne t'inquiète pas. Je connais et hais ce marais visqueux se balançant entre le triomphateur à qui aujourd'hui on baise la main et le même triomphateur qu'on traîne demain dans la boue.

Cette réplique ne pouvait pas sonner creux après l'exil de Trockij et dans l'atmosphère de peur et d'obéissance généralisée.

Quand il s'agit de ceux que Robespierre condamnerait à la guillotine, Collot-d'Herbois répond aux jacobins qui l'interrogent :

Oui, il s'apprête à guillotiner presque toute la Convention.

Le premier jacobin : Comment et mon nom aussi ?

Deuxième jacobin : Et moi ?

Troisième jacobin : Et moi aussi ? Saint Joseph ! Quel malfaiteur !

Saint Joseph était-il le seul saint à évoquer dans ce cas ? Pourquoi Raskol'nikov l'avait-il choisi plutôt qu'un autre ? Parmi les documents transmis par la femme de Raskol'nikov aux archives d'État se trouve un portrait de Stalin, dont voici un extrait :

Stalin est privé de la souplesse d'un homme d'État. Il a la psychologie de Zelim-khan, bandit du Caucase, qui a enfin tout le pouvoir personnel. Méprisant les gens, il se considère maître de la vie et de la mort. Sectaire, il s'appuie sur ses

74. Mokulskij, « O Robesp'ere », p. 6.

a priori. Il est aussi schématique que Buharin sauf que ce dernier est un homme cultivé, fort de connaissances théoriques. [...] Stalin n'est pas doué d'une intelligence supérieure à celle d'autres dirigeants, mais il est incroyablement rusé. On peut dire que toute son intelligence consiste à ruser. Et en plus il est méchant, perfide et vindicatif.⁷⁵

Ce portrait est probablement dressé sur papier à l'abri des surveillants de l'ambassade de Bulgarie, après la fuite de Raskol'nikov (l'exploit de Papanin en 1937 y est mentionné), mais en pensée, il existait depuis longtemps, inséré dans un ensemble intitulé *Mes notes*, que l'auteur date du début des années 1930.

En écrivant sa pièce, Raskol'nikov n'était pas dupe des jeux et enjeux politiques de son temps. Cependant, ces luttes inévitables puisque sacrificielles à ses yeux n'ébranlent pas sa fidélité à l'Idée de révolution socialiste dans son pays. Il ajoute sa voix à celles des historiens marxistes pour dire oui à Robespierre condamné à disparaître avec sa classe, mais il introduit aussi de la compassion pour l'individu Robespierre, qui le fascine par sa dévotion à l'idéal révolutionnaire.

Il n'était pas difficile à un public susceptible d'entendre une part implicite de la pièce, de l'associer à son vécu. En février 1931, les premiers spectacles, dont le public n'était pas « vulgaire » d'après Pevcov, ont eu du succès. Il pensait que ce serait pourtant différent quand une masse ouvrière affluerait⁷⁶. Il n'avait pas une bonne opinion des spectateurs soviétiques en général. Dans ses lettres, il se plaint de jouer souvent devant un public « non qualifié » qui « se comporte n'importe comment, croque des pommes ou parle presque à haute voix »⁷⁷. Pour *Robespierre*, Pevcov remarque une différence entre la réception du public et celle des critiques. Le premier les applaudit fort, lui et Akimov. Les seconds montent en épingle la force propagandiste de la pièce. Certains enfoncent même le clou, regrettant que cette force ne soit pas suffisante, et laisse transparaître de l'esthétisme et une ligne idéologique un peu vague. En parler autrement, vu la place de Raskol'nikov au pouvoir, leur était impossible ; il n'est pas évident non plus qu'ils en eussent été capables.

En résumé : une pièce médiocre aux yeux des experts en art dramaturgique ; prudemment ambiguë (par l'autocensure ou l'inconscient de l'écriture ?) ; assez suggestive pour que la troupe de théâtre dramatique puisse la rendre énigmatique aux spectateurs ; une réception officielle dans l'esprit du parti et une autre, en parallèle, qui fit « jaser » au sujet de son auteur, des luttes littéraires, de l'avenir du théâtre soviétique et de la fin des deux révolutions.

Robespierre 2

En 1931, Raskol'nikov met au centre de sa pièce l'idée des destinées incomparables des deux révolutions, ce qui convient bien à la propagande du moment menée par la

75. Kossakovskij, sost., Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 522-523.

76. Pevcov, « Iz perepiski s N.A. Kamkovoï », p. 109.

77. *Ibid.*, p. 96, 98, 108.

majorité stalinienne. On peut néanmoins penser que l'idée des destins comparables des révolutionnaires lui a traversé l'esprit : n'est-ce pas elle qui a pris la forme de la compassion ? Or sa croyance en la révolution prolétarienne maintenant et ici lui interdit d'aller au-delà de l'admissible et de s'exprimer autrement que sous cette forme-là. En 1931, il ne semble pas être en mesure d'assumer pleinement la portée des dialogues cités ci-dessus.

En outre, au début des années trente, en URSS, personne ne pouvait discuter de la fin des révolutions sous peine de passer pour un trotskiste ou un contre-révolutionnaire au service des émigrés, autrement dit, sous peine d'être arrêté et sévèrement réprimé. Si, à l'étranger, la NEP était déjà prise pour la fin de la révolution bolchevique au profit de sa mutation en « révolution bourgeoise ordinaire » (N. Ustrjalov), les opposants à l'intérieur du pays ne cessaient de sonner l'alarme devant les signes pouvant mener la révolution à sa perte : dégénérescence bureaucratique au sein du parti, mépris des intérêts du prolétariat (L. Trockij), « dangers professionnels du pouvoir » (K. Rakovskij)⁷⁸. Pour les trotskistes, le prolétariat et son parti restent sacrés. Ceux-ci sont seulement menacés par la dégénérescence, qui ne les a pas encore transformés. Les trotskistes n'admettent pas que le danger puisse être insurmontable. En tout cas, tel est l'esprit et la lettre de leurs plateformes, documents et thèses au langage réfléchi, qu'ils offraient à l'attention du parti. C'est pour avoir le droit de rentrer au bercail qu'une partie d'entre eux renoncent, après le XV^e Congrès qui les avait expulsés du parti, à toutes les critiques exprimées auparavant, même si ceux qui refusent de se soumettre, restent longtemps attachés au parti, le seul lieu incarnant, à leurs yeux, leurs idéaux révolutionnaires⁷⁹.

Dans ce contexte, la pièce de Raskol'nikov, par le fait même d'évoquer Robespierre à la veille du 9 Thermidor, n'est pas anodine. De plus, tout en étant dirigée contre les trotskistes et la droite opposée à la collectivisation, elle contient des sous-entendus donnant au public un prétexte pour se poser des questions sur la fin des révolutions. Aujourd'hui, cet effet semble bien probable, mais à l'époque ceux qui auraient pu laisser un témoignage dans ce sens devaient se taire, soit parce qu'ils déniaient toute perspicacité au Raskol'nikov censeur et mauvais dramaturge, soit parce qu'à leurs yeux, cet homme de l'entourage de Stalin était hors de tout soupçon.

C'est la présentation de la pièce en France qui révèle sa signification scotomisée en URSS. Tout d'abord, on donne le spectacle sur Radio-Paris le 16 mai 1937, un puissant moyen de diffusion de l'État gouverné par le Front populaire. Parmi les stations de radio existantes, celle-ci se distingue comme un « modèle d'innovation,

78. K. Rakovskij, « Pis'mo o pereroždenii partii i gosudarstvennogo apparata [Lettre sur la dégénérescence du parti et de l'appareil d'État] », écrit en 1928 et publié par Trockij dans *Bjulleten' opozicii*, n° 6, 1929. Pour la traduction française voir « *Les dangers professionnels du pouvoir* » in Léon Trotsky, Eugène Préobrajensky, Christian Rakovsky, *De la bureaucratie*, P. : F. Maspero, 1971.

79. Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins*, p. 157.

tant sur le plan des programmes que sur le plan technique »⁸⁰. Ensuite, il ne s'agit pas juste d'une traduction de *Robespierre* par Nataša Truhanova-Ignat'ev, danseuse de ballet active dans l'organisation et l'animation de la vie culturelle des émigrés russes à Paris. La traduction est revue et adaptée par Guy Favières, acteur de cinéma connu et défenseur du Théâtre populaire⁸¹. En comparant l'original avec l'adaptation, on peut constater que Favières rend la pièce plus dynamique en coupant les longueurs ou les répliques creuses. Les personnages deviennent plus intelligibles comme si l'adaptateur avait suivi les conseils de Gor'kij. Quelques inversions dans l'enchaînement des scènes, l'introduction de Buonarroti (avec une poésie de Robespierre mise en musique), les corrections des répliques d'ouvriers et de jacobins produisent leur effet : le drame social passe au second plan après le drame humain. Ce n'est plus la fin inéluctable d'une révolution bourgeoise, mais la chute d'« un très grand citoyen ! », d'« un honnête homme », de l'Incorruptible trahi par des personnages corrompus et avides de pouvoir. Le spectacle commence par un dialogue entre Robespierre et Eléonore, contrairement à l'original où l'annonce du complot par Hanriot le précède. C'est un moyen de casser d'emblée l'image de froideur de Robespierre en le montrant sensible aux souvenirs d'enfance, à la nature et à la poésie.

Ce déplacement des accents aurait dû être approuvé par Raskol'nikov. L'a-t-il été ? Nous ne disposons pas de son propre témoignage à ce sujet, mais nous avons ses notes et le livre de sa femme, qui évoque l'effroi de son mari face aux répressions en URSS, ses incertitudes et ses tourments. Cet état d'âme aurait dû se répercuter sur la pièce et la mettre en accord avec les suggestions de Guy Favières humanisant Robespierre. En tout cas, la compassion pour Robespierre, qui semble mal assumée en 1931 en URSS, se transforme en fil conducteur de l'œuvre radiophonique dans la France de 1937.

Une autre explication des changements subis par la pièce serait à mettre en rapport avec l'image de Robespierre en France au cours des préparatifs du cent cinquantième anniversaire de la Révolution française. Une rapide statistique comparant la production d'ouvrages et d'articles sur Robespierre dans les cinq années précédant l'anniversaire montre qu'elle a considérablement augmenté par rapport aux cinq années précédant le centenaire : 23 ouvrages pour la période de 1934 à 1939 contre 3 de 1884 à 1889. En même temps, la production sur Danton a chuté de 19 à 6⁸². Au moment du Front populaire, la tendance est au déclin de Danton face à la montée de Robespierre. Face à l'image du « tyran sanguinaire », la gauche cherche à réhabiliter le héros, une tendance non moins sensible dans

80. Quatre millions de récepteurs individuels en septembre 1937. Voir O. Barrot, P. Ory, dir., *Entre deux guerres : La création française 1919-1939*, P. : François Bourin, 1990, p. 97, 142. L'Institut national de l'audiovisuel (INA) ne possède pas de copie de cet enregistrement. Un tapuscrit avec des notes de Favières est conservé à la BNF (Arts du spectacle).

81. Pseudonyme de Guy Jean Marie Perret (1876-1963).

82. Cité d'après la note 10 dans l'article de P. Ory, « La commémoration révolutionnaire en 1939 », in René Raymond, Janine Bourdin, *La France et les Français en 1938-1939*, P. : Presse de la FNSP, 1978, p. 119.

l'historiographie de l'époque. La première génération d'historiens marxistes obtient une victoire universitaire : G. Lefebvre devient titulaire, à partir de 1937, de la chaire d'Histoire de la Révolution française à la Sorbonne. Il succède à A. Mathiez à la tête de la Société des études robespierristes et de ses *Annales historiques de la Révolution française*. Les jeunes (E. Labrousse, A. Soboul, J. Bruhat) font leurs premiers pas dans le monde académique. Une histoire sociale et économique se substitue à une histoire politique et intellectuelle, les robespierristes aux dantonistes⁸³. Le parti communiste et ses sympathisants s'approprient depuis 1935 à fêter la Révolution. Au Congrès d'Arles de Noël 1937, Maurice Thorez donne le coup d'envoi à toutes les formes commémoratives (les numéros spéciaux de *Regards* ou de *La Commune*, le baptême d'une station de métro dénommée *Robespierre*, des fêtes d'école, des films et des spectacles). C'est dans cette mouvance de gauche qu'on peut situer l'intérêt de Guy Favières pour la pièce de Raskol'nikov et les chemins de sa promotion sur Radio-Paris⁸⁴. En outre, le frère de Raskol'nikov, Ilin-Genevskij, était en poste à l'ambassade soviétique à Paris en 1932-1934 et a pu faire de la publicité à la pièce auprès des camarades français.

Cependant, l'échelle du parti communiste est trop petite pour justifier une mise en situation de la pièce de Raskol'nikov en France. Elle ne convient que pour évoquer une contre-commémoration repliée sur elle-même face à la célébration à l'échelle du pays entier patronnée par le gouvernement. De ce côté, les programmes avancés depuis 1937 par un Comité placé sous la direction d'Édouard Herriot, président de la Chambre, et par le ministère de l'Éducation nationale restent inspirés par la vision girondine de la Révolution. La volonté du gouvernement d'entremêler la célébration de 89 et celle de 92⁸⁵ est même plus affirmée que lors du centenaire. Approuvée par le ministre de l'Éducation Jean Zay, la Comédie-Française choisit dans le cycle du « Théâtre de la Révolution » de Romain Rolland *Le jeu de l'amour et de la mort*. Dans cette pièce, Rolland analyse la révolution sous l'angle de la commémoration officielle, celui du fanatisme et de la violence qui déshumanisent la société et les relations entre les hommes.

L'auteur lui-même est alors déçu de ce choix, il aurait voulu qu'on joue *Robespierre*, qu'il avait terminée d'écrire en 1938. Cette pièce, la dernière de son cycle, montre Robespierre les trois derniers mois avant la guillotine sous l'angle de l'humanisme, refusant d'en faire un tyran sanguinaire. Ce n'est plus le même Robespierre que Rolland avait présenté dans son drame *Danton* créé en 1900⁸⁶.

83. P. Ory, « Le Cent-Cinquantième ou comment s'en débarrasser », in J.-C. Bonnet, Ph. Roger, dir. *La légende de la Révolution au xx^e siècle*, P. : Flammarion, 1988, p. 144-145.

84. L'annonce de diffusion de la pièce est faite par *Le Journal* du 16 mai 1937.

85. P. Ory, *Une nation pour mémoire, 1889, 1939, 1989 : trois jubilés révolutionnaires*, P. : Presse FNSP, 1992, p. 169-170.

86. L'INA ne possède pas la copie de l'enregistrement de *Robespierre* de R. Rolland à la radio d'État les 28 et 29 juillet 1939. « L'interprétation par l'équipe *Art et travail* (A. Delferrière) est détestable. Je suis écœuré de sa fausseté déclamatoire. – Mais d'après les échos recueillis, le gros du public paraît satisfait », écrit Rolland, *Journal de Vézelay, 1938-1944*, P. : Bartillat, 2012, p. 241.

Romain Rolland écrit *Robespierre* au cours de l'année 1938, année où se brisent ses espoirs concernant l'URSS⁸⁷. C'est en observant le sort des révolutionnaires russes, qu'il réévalue la Révolution française. « Dans cette pièce, l'analogie fonctionne comme miroir de son âme et de ses pensées intimes »⁸⁸. Le pacte germano-soviétique signé le 23 août 1939 achève tout à fait de le détourner de son engagement envers le régime stalinien⁸⁹. Rolland, comme Raskol'nikov, est longtemps resté aveuglé et l'écriture de *Robespierre* lui a permis, pareillement à Raskol'nikov, d'exprimer son propre état, où se mêlaient intimement ferveur et déception. Celui qui a fait le même chemin, mais a su voir plus tôt les contradictions de l'URSS, est Albert Mathiez, historien dont l'exaltation de la figure de Robespierre sous-tend les deux pièces⁹⁰. Robespierre attire le regard et la pensée de Raskol'nikov, Rolland et Mathiez, pour ne citer qu'eux, chaque fois qu'on se penche sur le problème du rapport entre les révolutionnaires et la révolution. Le révolutionnaire semble alors monstrueux, mystérieux ou problématique au regard des sacrifices ou des crimes qu'il accepte au nom de la révolution libératrice de son peuple.

La Comédie-Française, en tant qu'emblème de la culture nationale, voire officielle, n'a donc pas pu inclure dans son programme le *Robespierre* revalorisé de Romain Rolland⁹¹. En revanche dans cette France où l'ancienne querelle des héros — Danton *versus* Robespierre — tend plus en faveur du second, Raskol'nikov trouve preneur pour son *Robespierre* à lui : « La Nouvelle Compagnie théâtrale », animée par Marc Darnault, monte sa pièce dans la salle du Théâtre de la Porte Saint-Martin le 31 mai 1939⁹². Les premières représentations trouvent des échos

87. Voir B. Duchatelet, « D'un Robespierre à l'autre, ou les "anneaux du serpent" », in P. Berthier, dir., *Robespierre saisi par le théâtre*, Centre culturel d'Arras, 1991, p. 50-58.

88. M. Denizot-Foulquier, « *Théâtre de la révolution* » de Romain Rolland : *théâtre populaire et récit*, P. : H. Champion, 2013, p. 105.

89. Si, publiquement, Rolland garde le silence sur la politique soviétique, dans son journal intime il exprime sa honte et son indignation des mensonges staliniens. Sur les procès de Moscou, voir Fonds Romain Rolland de la BnF, carnet NAF26577 et « pour un coup de poignard dans le dos » le 23 août, voir *Journal de Vézelay*, p. 248-250, 255, 262, 272, 282, 293, 316. L'écriture de la pièce *Robespierre* sous l'angle d'un « voyage intérieur » est bien analysée dans Denizot-Foulquier, « *Théâtre de la révolution* » de Romain Rolland, p. 93-116. Confiées au journal ou à quelques amis, les pensées de Rolland sur l'URSS restèrent inconnues ou ignorées, puisque sa pièce à peine terminée fut traduite en russe et parut aux éditions d'État en 1939.

90. Il adhère au parti communiste en 1920, mais le quitte en 1922, refusant le principe de dictature d'un parti unique au pouvoir. Dès le début des années 1930, il prend ses distances avec le stalinisme et dénonce les Grandes Purgés. Voir F. Gautier, « Albert Mathiez, historien de la Révolution française. Le métier d'historien face aux manipulations de l'histoire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 353, juillet-septembre 2008, p. 95-112.

91. La pièce dure six heures et la Comédie-Française aurait pu la refuser pour cette raison, mais Rolland est persuadé que c'était le radicalisme de son *Robespierre* qui l'avait rendu inacceptable. Voir Ory, « La commémoration révolutionnaire en 1939 », p. 168.

92. Le spectacle est donné tous les jours du 31 mai au 28 juin. Le programme du spectacle avec les photos de tous les acteurs et un petit texte d'engagement au théâtre populaire reste l'unique trace de cette compagnie qui « a mené à bien la lourde tâche qu'elle s'était imposée » ; par ses propres moyens en surmontant les difficultés financières « grâce au dévouement inlassable » de ses membres. Le programme est conservé à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, cote 8 PRO 107. Pour une photo de l'affiche, voir Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 244.

dans la presse de gauche et de droite⁹³. La gauche laisse l'impression d'être avertie et, par conséquent, prudente. *Ce soir*, proche des communistes, daté du 28 mai, se limite à une brève annonce de la première du spectacle qui se prépare, sans aucun jugement. *La Lumière*, hebdomadaire de gauche qui aurait pu, dans la logique de réhabilitation, publier un papier bienveillant, offre ses pages à Benjamin Crémieux. Certes, celui-ci est un critique théâtral qui « incarne le cosmopolitisme juif », mais il n'est pas un homme nettement de gauche. Il critique longuement et sur un ton caustique « la simplification soviétique » avant de conclure : « *Le Robespierre* de Raskol'nikov si heureusement adapté qu'il ait été par Guy Favières, est loin de valoir les drames de R. Rolland ». Le reste des critiques, plus nombreuses d'ailleurs, vient de la droite ou de l'extrême droite et pas de n'importe qui. Lucien Rebatet, antisémite militant et l'un des leaders du fascisme français, publie sous le pseudonyme de François Vinneuil, au *Jour-Écho de Paris*, la critique la plus longue et la plus consistante de tout le dossier. Son verdict :

« l'esprit de 89 » n'est plus qu'un mythe et l'on ne croit guère que ses derniers défenseurs soient bien enthousiastes pour un spectacle où le « bloc » de la Révolution reçoit de si rudes coups⁹⁴.

Le drame social et l'approche de classe de Raskol'nikov n'échappent pas à l'anti-communisme aigu de Rebatet. Le ton général des jugements de la droite est condescendant (*Paris Soir*, *L'Œuvre*, *Le Journal*), sinon ouvertement méprisant (*Candide* sous la plume du royaliste Lucien Dubech) ou très hostile chez André Bellesort, un proche de l'Action française qui « partage plus que jamais l'idée que la révolution a été une folie collective » (*Feuilleton du journal des débats*). Les critiques favorables sont imperceptibles : l'une vient de Gustave Fréjaville, spécialiste des spectacles de foire, du music-hall et du cirque, dont la réputation est de n'émettre que des critiques bienveillantes (*Journal des débats*) ; l'autre de *La Griffè*, hebdomadaire satirique : « beau spectacle, bon spectacle, traité avec une objectivité [...] parfois cruelle pour nos cœurs de républicains impénitents ». Jacques Faure qui signe ici, abonde en reproches à l'adresse des services publics qui ont délaissé l'art du théâtre et fait l'éloge de La Nouvelle Compagnie théâtrale réussissant bien sans aide de l'État.

Au sujet du financement du spectacle, L. Dubech de *Candide* suppose qu'on a affaire à un « théâtre de propagande voulu par les Soviets qui ont tout l'argent nécessaire ». Et il affirme, comme on pouvait s'y attendre : « Ce genre de théâtre est voué à l'échec et il a échoué. Le Front populaire n'a pas pu l'imposer. Le

93. Un dossier de presse est conservé à la BNF (Arts du spectacle).

94. L'allusion est faite à l'intervention de Clemenceau à la Chambre des députés le 29 janvier 1891 concernant la défense de la République contre l'apologie de la monarchie dans la pièce de V. Sardou *Thermidor* jouée par la Comédie-Française. À la réplique de Joseph Reinach « Mais vous-même n'acceptez pas Thermidor ! » Clemenceau a répondu : « Messieurs, que nous le voulions ou non, que cela nous plaise ou nous choque, la Révolution française est un bloc ».

public, qui n'est pas obligé de venir, est-il venu et viendra-t-il ? » S'il est évident que Dubech peste contre les communistes, son propos reste difficile à rejeter, car on ne peut pas être entièrement convaincu par la déclaration enthousiaste de la direction de La Nouvelle Compagnie sur l'autofinancement. La prise en charge du spectacle reste opaque.

Un autre aspect opaque : tout le dossier de presse témoigne d'ignorance sincère ou voulue concernant la personnalité de Raskol'nikov⁹⁵. Ainsi le jour de la première, Guy Favières annonce dans *Le Figaro* :

Raskol'nikov est un écrivain et un historien russe. C'est aussi un diplomate qui dirige une très importante ambassade en Europe. Il a vécu toute sa jeunesse en France et je n'ai pas besoin de dire qu'il est un grand ami de notre pays.

Impossible de croire que Favières ne savait pas de qui il parlait. Aucun critique ne dit un mot sur le Raskol'nikov transfuge. Seul un post-scriptum de Crémieux dans *La Lumière* laisse entendre qu'on a censuré son article : « Tout un paragraphe sur un "ennemi du peuple" a sauté à la composition, rendant à peu près inintelligible la deuxième moitié de l'article », un post-scriptum somme toute allusif, indéchiffrable en soi. On peut donc admettre que la protection d'un incognito doublée par un manque d'information a tenu la presse à l'écart de l'affaire du transfuge, jusqu'à ce que Boris Souvarine ne lève le masque en publiant dans *Le Figaro*, le 25 juillet 1939, un article intitulé « Heur et malheur de Fédor Raskolnikov ». Il y donne la biographie de ce survivant de la « vieille garde » bolchevique que le gouvernement de son pays a mis hors la loi.

Tout compte fait, le lien entre Raskol'nikov et Robespierre échappe aux critiques comme au public. Seul un petit texte du programme de spectacle rédigé par La Nouvelle Compagnie théâtrale donne un éclairage sur la question. Le programme s'ouvre par cette question/réponse : « Un drame historique ? Oui. Un drame humain ? Avant tout ». Et on résume pour les spectateurs l'idée de la pièce :

Hélas ! Pour beaucoup de révolutionnaires, la Révolution est finie dès qu'ils se sont emparés du pouvoir. Pour d'autres (ce fut le cas de Robespierre, Saint-Just, Couthon, etc.) il ne suffit pas de graver sur les murs : Liberté, Égalité, Fraternité, il faut incorporer ces principes dans la vie sociale et les faire entrer dans les mœurs [...]. Ces idéalistes impénitents [...] deviennent vite des gêneurs et, quand ils ont à leur tête un « Incorruptible », le drame doit finir dans le sang. Robespierre pour les thermidoriens, c'est l'ennemi public n° 1 et tout est mis en œuvre pour l'abattre.

95. Installé en France, Raskol'nikov dut « se dérober aux agents soviétiques, craignant d'être enlevé, ainsi qu'aux reporters français », témoigne Nina Berberova, *Histoire de la baronne Boudberg*, p. 265. Il y a un dossier Raskol'nikov aux archives de la Surveillance du territoire qui témoigne d'une prise en charge assez sommaire : arrivée en France, adresses de domicile, autorisation de séjour, note de bonne conduite (pas de relations suspectes, fréquente la Bibliothèque Nationale). Aucun renseignement sur le spectacle n'y figure : Archives nationales, Fonds de Moscou, dossier nominatif 3892 (1925-1939), cote 199 40 472/45.

Raskol'nikov voulut-il s'identifier à « ces idéalistes impénitents » ? L'adaptation de sa pièce à la scène parisienne suggère une réponse affirmative : cette fois, *Robespierre* s'accorde à son état d'âme du moment et reflète ses préoccupations. Les horreurs de la collectivisation, les procès de Moscou, l'arrestation et l'exécution d'un grand nombre de militaires, écrivains et diplomates (L. Karahan entre autres) l'effrayent et le tourmentent durant tout son service diplomatique en Bulgarie⁹⁶.

Habitué à passer ses congés d'hiver et d'été en Italie et en France, sensible à la splendeur des lieux visités et au confort, Raskol'nikov trouve le contraste de plus en plus criant entre sa Révolution et celle qui se réalise en URSS. Les sombres nouvelles qui lui parviennent du pays et de la presse étrangère ainsi que son nouveau cercle de relations ne cessent de tourmenter l'âme du révolutionnaire, finissant par peser sur sa conscience, égrenant l'obligation d'admirer tout ce que font les Soviétiques. Les visites répétées à Venise, Rome ou Paris, emplissent de bonheur le cœur de Raskol'nikov et de sa seconde femme Muza, tandis qu'à Moscou leur cœur se serre de peur et de compassion pour leurs compatriotes⁹⁷. Durant ses voyages à travers l'Europe, le couple Raskol'nikov tisse des amitiés multiples, y compris avec des libéraux. Certes, le monde capitaliste reste toujours considéré comme hostile et l'ivresse des richesses matérielles ne suffit pas à entamer la ferveur de Raskol'nikov et à le détourner de l'Idée. Néanmoins, ce contexte participe d'une remise en question, surtout les deux dernières années, lorsque le couple vit sous la surveillance du NKVD dans son ambassade en Bulgarie⁹⁸. Afin de préserver son intégrité et sa conception de l'Idée, Raskol'nikov se réfugie dans l'écriture. Parmi beaucoup d'écrits littéraires⁹⁹, c'est une courte nouvelle chargée de symbolique, publiée en janvier 1938 en URSS qui, par sa langue d'Esope, retient notre attention. En voici la trame.

Au Moyen Âge, un savant découvre un traitement rendant les hommes immortels. Il le prescrit à quelques patients sans leur livrer le secret et écrit un traité où il exprime ses doutes quant à l'existence de Dieu. Ses pensées provoquent alors la colère de la communauté juive à laquelle il appartient et il se retrouve condamné, sous le coup d'une punition publique à la synagogue, à 39 coups de ceinture. Se tordant de douleur, le savant réalise que son traitement a une faille : la mort violente n'était pas prévue. Bientôt, les patients ayant reçu le traitement meurent tour à tour ; sa servante succombe aux coups de poignard portés par un amant jaloux, puis quelques braves hommes de son entourage périssent à la guerre et enfin lui-même

96. De 1930 à 1933, il sera en Estonie, de 1933 à 1934 au Danemark et de 1934 à 1938 en Bulgarie.

97. Raskol'nikova, *Ten' bystrotečnoj žizni*, p. 82-87 ; 111-119.

98. Voir *Reabilitacija*, p. 421.

99. La liste est longue : par exemple, *Muza* [Muza], *Krest'jane* [Les paysans], *Osvoboždenie Tolstogo* [La libération de Tolstoï] (pièces de théâtre), *Papessa Ioanna* [La papesse Jeanne], *Grobница Rahili* [Le tombeau de Rahel], *Drug naroda* [L'ami du peuple], *Marafon tancev* [Le marathon des danses] (nouvelles), *Svatovstvo Ioanna Groznogo* [Le mariage d'Ivan le Terrible], *Ugor'* [L'anguille] (récits), *Serguej Esenin* [Sergei Esenin], *Pervaja duel' Lermontova* [Le premier duel de Lermontov], *Majakovskij* et beaucoup sur Puškin.

est tué au cours d'un pogrome. Juste avant sa mort, le savant écrit sa formule d'immortalité en latin, la glissa dans un récipient en verre et l'enterra sous un olivier du jardin¹⁰⁰. De cette aventure, le savant en tira une morale qui peut se lire à la lumière de l'Idée qui hante Raskol'nikov : tant que la violence, les guerres et la propriété privée (marxisme oblige !) continueront d'exister, le rêve d'immortalité (du communisme ?) restera irréalisable. Si le doute sur la réussite de la Révolution chère à Raskol'nikov traverse cette nouvelle, la dernière impression qu'elle laisse est optimiste : l'imprévu par un savant à un moment donné (le réel que Raskol'nikov doit affronter ?) ne signifie pas que l'espoir de rendre, un jour, les hommes heureux (l'Idée ?) soit perdu.

En revenant à l'adaptation parisienne de *Robespierre*, on peut en conclure qu'à l'épreuve de la terreur stalinienne, cette pièce revêt une tout autre signification pour Raskol'nikov : elle se donne avant tout comme un drame humain. La terreur que les Jacobins répandent au sein de leur propre parti, ne s'explique pas par leur nature de petits-bourgeois mais bien plus par une dimension imprévisible, conséquence des jeux de pouvoir en action. Il est tout à fait notable qu'entre 1937-1939, Raskol'nikov éprouve une véritable compassion consciente et sincère pour Robespierre. Nous pouvons à présent affirmer qu'en avril 1938, en prenant le train dans la direction opposée à Moscou, Raskol'nikov indique qu'il est prévenu par le sort de ses collègues et amis mais aussi par le sort de son personnage. Cette fois, à la différence de Kronstadt et du front littéraire, il s'agit d'une vraie fuite : il ne retournera pas dans son pays en dépit de l'ordre de Stalin, dont, de Paris, il dénoncera les crimes.

La fin

La vie d'un transfuge soviétique est, par définition, angoissante et menacée. Dans le cas de Raskol'nikov elle est doublement angoissante, parce qu'il n'assume pas tout de suite, ni pleinement, sa fuite et cherche à « tirer au clair » sa situation, puisqu'il se rend à Genève à un rendez-vous avec Litvinov (10 septembre 1938), essaye d'expliquer à Stalin que son séjour à l'étranger n'est pas volontaire (lettre du 18 octobre 1938) et s'entretient avec l'ambassadeur soviétique à Paris Suritz (le 12 octobre)¹⁰¹. C'est une situation humiliante, qui élude toute réponse des autorités soviétiques. Dès le début 1939, Raskol'nikov est sous une très grande pression nerveuse. D'abord, il perd son fils de dix-huit mois, mort d'une encéphalite, puis le 17 juillet 1939, il apprend des journaux que le Tribunal suprême de l'URSS le met hors-la-loi pour trahison à la patrie. Cela suppose très clairement pour Raskol'nikov que l'ordre de l'éliminer est parti de Moscou¹⁰². L'évolution

100. F. Raskol'nikov, « Bessmertnyj čelovek [L'homme immortel] », 30 *dnj*, n° 1, 1938. L'original est à RGALI, f. 1682, op. 1, ed.hr. 15.

101. *Reabilitacija*, p. 432-434.

102. Kossakovskij, sost., Raskol'nikov, *O vremeni i o sebe*, p. 12. En effet, le 31 juillet, L. Berija demande d'y procéder au plus vite (*Reabilitacija*, p. 443).

intérieure qui se faisait lentement durant les années trente, s'achève alors par l'indignation que Raskol'nikov ne peut plus retenir. Il la rend publique dans un article au titre violent : « Comment on fait de moi un "ennemi du peuple" »¹⁰³. Publié en russe par des émigrés, l'article est rendu accessible aux Français grâce à un résumé de Souvarine dans *Le Figaro* du 2 août. Par suite de ces événements, le couple Raskol'nikov doit se cacher, se déplaçant d'une petite ville de la côte d'Azur à une autre, pour semer les agents de Stalin.

Enfin, l'annonce de la signature du pacte germano-soviétique plonge Raskol'nikov dans un état de profond désespoir. Il est probable qu'il a appris la nouvelle le 25 août au matin, avant d'être atteint le soir même d'une crise de folie, que plusieurs journaux français ont relayée, y compris *Le Figaro* où Souvarine écrit :

On apprenait hier de Cannes que Fëdor Raskolnikov réfugié à Grasse avec sa femme, avait tenté de mettre fin à ses jours en se jetant par la fenêtre de sa chambre d'hôtel. On a réussi à le maîtriser et il a été hospitalisé dans une clinique à Nice. Il est évident que l'auteur de *Robespierre* déjà déprimé par la crise morale qu'il a dû traverser et par la chasse que lui font les agents de la Guépéou en France, a perdu la tête à la suite du coup de trahison commis par Staline envers les démocraties occidentales et au profit de l'hitléro-fascisme.¹⁰⁴

Le 12 septembre, Raskol'nikov meurt de pneumonie et de fièvre cérébrale à l'âge de quarante-sept ans. Sa femme s'en tient à cette version de sa mort, jusqu'en 1988, quand la deuxième réhabilitation de son mari aurait dû la disposer à en dire plus s'il y avait eu des choses cachées pour des raisons de sécurité ou de peur. Certains (A. Barmin, V.A. Antonov-Ovseenko, R. Medvedev) avancent des hypothèses d'assassinat, mais rien pour le moment ne permet d'infirmer le témoignage de celle qui a assisté le malade jusqu'à son dernier souffle¹⁰⁵.

Peu de temps après la mort de Raskol'nikov, sa *Lettre ouverte à Stalin* fut publiée dans la presse russe en l'exil¹⁰⁶ tandis que Souvarine en avait déjà fait un « résumé analytique » en français dans *Le Figaro* du 27 août. Choissant des mots crus, Raskol'nikov dresse une longue liste des crimes de Stalin. C'est un réquisitoire de choc que la presse occidentale n'a pas osé publier vu sa perplexité à l'égard de l'accord entre Hitler et Stalin alors que la guerre était déjà en marche.

103. L'article est paru dans *Poslednie novosti*, le 26 juillet 1939. Texte intégral en français par B. Souvarine dans *Le contrat social*, IX (9), sept-oct. 1965.

104. B. Souvarine, « Le réquisitoire d'un ambassadeur des Soviets », *Le Figaro*, 27 août 1939.

105. Voir l'interview avec M.V. Raskol'nikova dans *O vremeni i o sebe*, p. 555-568. Les poumons étaient un point faible de la santé de Raskol'nikov. Dans les années trente, sa femme évoque des consultations chez les médecins en Italie et en France. Le professeur Šurovskij qui s'occupait de Raskol'nikov au centre médical du Kremlin, écrit le 1^{er} août 1936 : « R. souffre d'asthme et de neurasthénie dus à un surmenage prolongé. Il a besoin d'un repos de deux mois dans une zone climatique favorable », *Reabilitacija*, p. 445. Le dossier Raskol'nikov aux archives de la ST s'ouvre par une petite coupure de presse informant de sa mort, rien de plus à ce sujet : Archives nationales, p. 1.

106. *Novaja Rossija*, le 1^{er} octobre, 1939. Texte intégral en français par B. Souvarine dans *Le contrat social*, IX (9) sept-oct. 1965.

Il fallut que l'aveuglement des masses prît fin, pour que cette lettre révélatrice des mensonges staliniens fût connue des Soviétiques en 1988 et reconnue comme un acte de courage¹⁰⁷.

Raskol'nikov savait qu'atteindre le but de la révolution exige un prix élevé. Sa propre expérience pour rester fidèle à l'Idée le mettait à l'épreuve quotidiennement : être sincère ou cacher ses sentiments et ses pensées, fuir ou accepter la mort qu'on lui préparait ? Dans *La lettre ouverte à Stalin*, il s'explique :

Comme tous les patriotes soviétiques, j'ai travaillé en fermant les yeux sur bien des choses. Je me suis tu trop longtemps. Il m'était difficile de rompre les derniers liens, non pas avec vous et votre régime condamné, mais avec les restes de l'ancien parti de Lenin dans lequel je suis resté près de trente années et que vous avez saccagé en trois ans. Il m'était épouvantablement douloureux d'être privé de mon pays.¹⁰⁸

Même si les agents de la Guépéou n'ont pas eu le temps d'exécuter l'ordre de liquidation donné par Moscou, Raskol'nikov ne meurt pas d'une mort naturelle, mais traqué et surtout épuisé par un déchirement intérieur de longue durée. Sa pièce n'est pas à juger selon les critères dramaturgiques ou historiques, elle fut écrite par rapport aux tourments de l'auteur : elle lui apporte un moyen de concilier sur la scène du théâtre l'Idée à laquelle il tient et la réalité des faits qui la contredit sur la scène politique.

Le rapprochement entre Raskol'nikov et Robespierre, dont cet article a suivi le cheminement, donne lieu à une réflexion plus générale sur l'analogie entre les deux révolutions. Toutes deux éclatent à une date précise : le 14 juillet 1789 et le 25 octobre (7 novembre) 1917. Mais quelle date marque-t-elle leur fin ? Le temps des révolutions fait problème. Doit-on considérer que la première dure jusqu'au 9 Thermidor de l'an II (27 juillet 1794) ou continue jusqu'au coup d'État de Bonaparte en 1799 selon le découpage académique ? Jusqu'en 1804, création de l'Empire ? Ou 1814-1815, restauration de la monarchie ? Sa fin, ne serait-elle pas l'installation définitive de la République dans les années 1880 ? Ne s'est-elle pas « enfin terminée », comme l'affirme F. Furet, avec la démythification de la révolution d'Octobre et de l'URSS en France à l'approche de son bicentenaire ?¹⁰⁹ Et la révolution d'Octobre, quel critère considérer pour désigner la durée de son processus ? La prise du pouvoir par les bolcheviks en Octobre 1917, la fin de la guerre civile, la nouvelle politique économique en 1921 ou l'instauration de la dictature de Stalin et son corollaire, le Congrès des vainqueurs en

107. Texte intégral publié dans *Smena*, 5 mai 1988, et *Nedelja*, n° 26, 1988.

108. *Le Contrat social*, p. 318. Les renseignements des agents de la ST constatent que Raskol'nikov a déposé une demande de carte d'identité en janvier 1939 et qu'avant, il était « titulaire d'un récépissé délivré à Paris le 9 novembre 1938 et valable jusqu'au 9 février 1939 au titre sans profession », Archives nationales, p. 72. Raskol'nikov se comportait de façon à convaincre les surveillants soviétiques qu'il ne renoncerait pas à sa citoyenneté. Il gardait l'espoir de gagner la partie grâce à sa loyauté.

109. Voir F. Furet, *Penser la Révolution française*, P. : Gallimard, 1978.

1934 ? Un coup de force comparable au 9 Thermidor s'est-il produit en URSS ?¹¹⁰
« La révolution comme régime » n'a-t-elle pas duré 74 ans ?¹¹¹

Le cas étudié semble suggérer une réponse à cette problématique. Aucune date retenue par les historiens ne fait loi contre la fin d'une révolution vécue individuellement : par Robespierre face aux thermidoriens, par Raskol'nikov face au « bandit du Caucase » ou « fossoyeur de la révolution ». Les complots et les trahisons ne mettent pas fin à la révolution. Celle-ci se termine quand le révolutionnaire n'y croit plus. Ce n'est pas le cas de Raskol'nikov, ni de Robespierre. Stalin ou Tallien sont des traîtres, mais l'Idée de la révolution reste immaculée : n'est-ce pas elle qui, plus que tout, donne sens à leur vie ?

À l'heure du centenaire de la « Grande Révolution russe », rebaptisée ainsi pour réconcilier les Blancs et les Rouges, un tiers des Russes ne pense plus du tout à cet événement. Ceux qui expriment leur opinion, se divisent en admirateurs du tsar, de Stalin ou de la révolution d'Octobre. Quelque 13 % des Russes continuent de vénérer la révolution d'Octobre malgré les terreurs, les famines et les souffrances qu'elle engendra. Nostalgique de l'URSS, ils accusent Gorbačev, qui, pourtant, voulut donner suite à la révolution, et les réformateurs des années 1990 de l'avoir trahie. En dépit des dates conventionnelles, la révolution s'arrête avec les battements de cœur de celui qui croit en elle.

Cercec, EHESS-CNRS

tamara.kondrat@wanadoo.fr

110. T. Kraus, *Sovetskij termidor : Duhovnye predposylki stalinskogo perevorota, 1917-1928* [Le thermidor soviétique : les prémisses spirituelles au virage stalinien, 1917-1928], Budapest, 1997.

111. M. Malia, *Histoire des Révolutions*, P. : Tallandier, 2006, p. 342-343.